

Jean Chassagneux

Ecoutons

les livres de comptes

d'un paysan de Saint-Jean-Soleymieux

(1911-1948)

Cahiers de Village de Forez

Note préliminaire

En débarrassant la ferme de mes parents au Verdier j'avais récupéré, entre autres, les cahiers de comptes de mon père. Je les avais souvent feuilletés, mais jamais étudiés avec soin.

Lors de mon séjour à Montbrison, j'ai parlé de tous ces livrets à Jo Barou avec qui je travaillais. Je lui disais mon intention de les jeter à la poubelle. Jo Barou m'en a dissuadé et m'a conseillé de les étudier pour en faire le témoignage de la vie à cette époque.

Au cours de mon travail j'ai d'ailleurs découvert dans ces pages pas mal de choses longtemps ignorées, avec quelques questions encore sans réponse. Ai-je fait ressortir de ces livrets la "substantifique moelle" ?... Le lecteur jugera...

Couverture :

- En haut un exemple des comptes de mon père, en juillet 1933.
- En bas, photo de mes parents jeunes mariés en octobre 1921.

Écoutons les livres de comptes

Écoutons les livres de comptes : ce titre inattendu peut sembler incongru. Un livre se lit et ne s'écoute pas... D'accord... Mais dans ce cas il m'a semblé qu'écouter était plus fort que lire. Quand on écoute on laisse lentement le son et toutes ses harmoniques pénétrer en nous et résonner dans le cœur. Alors oui, commençons par lire pour comprendre. Puis essayons d'interpréter, d'aller plus loin, d'écouter avec empathie tout ce que veulent nous révéler ces livres de comptes.

A travers mille faits rapportés : prix du tabac, de la saillie d'une vache ou d'un veau au marché de Saint-Bonnet, prix d'un berceau ou d'un cercueil, d'un kilo de dragées ou d'un litre de pétrole, règlement d'un contrat, de la note du médecin ou celle du chirurgien, etc. c'est toute une vie qui se révèle, celle d'une famille, d'une région, d'une époque. Oui, écoutons les livres de comptes nous rapporter les rumeurs de la VIE, accueillons-les avec toute leur richesse.

Préliminaires

I - Première image

Qu'il me soit permis de commencer mon récit en évoquant un des plus vieux souvenirs de mon enfance : mon père en train de faire ses comptes. Cela se passait parfois le dimanche après-midi, mais le plus souvent le soir après souper. La table une fois levée et bien essuyée, mon père allait vers le grand "dressoir" caché dans la pénombre de la cuisine. Il ouvrait la porte centrale vitrée de la partie haute, poussait le pot à tabac et le litre carré de marc - qu'il revisiterait dimanche après le café - et en retirait l'encrier et le vieux porte-plume d'écolier.

Puis il avançait le tiroir juste au-dessous. Là étaient rangés les livres de comptes, son domaine à lui. Il m'arrivait d'y fureter. Mais ces grands cahiers remplis de chiffres et sans images ne m'intéressaient pas. Il prenait les livrets nécessaires, l'encrier et le porte-plume et regagnait la table.

Là, il commençait par régler à bonne hauteur la suspension de la lampe à pétrole. C'était avant 1931, date mémorable de l'arrivée chez nous de l'électricité. Alors il s'asseyait, ajustait ses lunettes après les avoir essuyées et se mettait au travail. Il ne fumait pas, ne parlait plus, sauf, très rarement, pour demander à ma mère confirmation d'une date ou d'un prix... Nous gardions le silence, respectueux de cet instant solennel, presque religieux, sorte de liturgie dont il était le seul célébrant.

Au terme des opérations les conversations reprenaient... alors mon père pliait tout et remettait chaque chose à sa place. S'il n'était pas trop tard il lisait le journal un moment. Enfin, après la prière en famille, chacun disait bonsoir et remontait se coucher.

II - Les livres de comptes

Il y en a 8. Le plus ancien avait appartenu à mon père lors de son adolescence. Très étroit : 22 centimètres sur 8, il court de l'année 1911, date du mariage de mes parents, jusqu'en 1923, année du partage de la propriété familiale du Verdier entre ma mère et sa sœur. A ce moment-là, pour mes parents, la vie changera : ils deviendront les patrons de l'exploitation

Les 7 autres, beaucoup plus grands, ont toute une histoire. Parmi eux, 6 étaient les cahiers de classe de ma mère au pensionnat de la Madeleine à Montbrison, dans les années 1900. Ils contiennent des exercices de cours de comptabilité avec des exemples de clients fictifs : *Forgeat* à Lyon, *Laporte* à Nantes... Page de gauche : *doit*, page de droite : *avoir*. Les lettres sont écrites en gros caractères, avec les pleins et les déliés. Je pâlais de jalousie devant la belle écriture de ma mère.

Mon père les avait récupérés : chez nous on ne laissait rien "déprofiter". Certaines pages étaient vierges, d'autres peu écrites, avec de grands espaces blancs. Aussi ces cahiers offraient une bonne surface utile à mon père. Il allait les garnir de sa belle écriture fine qui ne déparait pas celle de ma mère. Il écrivait un peu partout, avec un certain ordre - le sien - jusque sur les pages de garde. Tout était noté, daté avec précision, parfois habilement résumé, avec de rares abréviations. Et surtout sans faute d'orthographe, sauf exceptions rarissimes.

Ces 7 cahiers s'échelonnent de 1923 à 1948.

5 ne contiennent que des dépenses :

- le premier : 1923-1926 ;
- le deuxième : 1926-1928 ;
- le troisième : 1928-1929 ;
- le quatrième : 1930-1931 ;
- le cinquième : 1931-1934.

Les 2 autres :

- l'un 1923-1939 : recettes au début, dépenses à la fin ;
- l'autre 1934-1948 : dépenses au début, recettes à la fin, le seul n'ayant pas appartenu à ma mère.

Les comptes s'achèvent brusquement en mai 1948 peu avant mon ordination sacerdotale le 2 juillet. Je n'ai jamais retrouvé la suite de 1948 à 1953, date de la fin de l'exploitation. Nous verrons pourquoi à la fin de mon récit.

J'ai navigué longtemps dans ces livrets. Parfois je m'y perdais un peu, à cause des renvois, des blancs inattendus. Je finissais toujours par m'y retrouver, en me fiant à la logique de mon père. C'est à travers ces cahiers que nous allons nous promener et retrouver la vie de ma famille. Je pense que c'était aussi la vie de la plupart des familles rurales du haut Forez.

1^{re} partie : vers l'installation, d'octobre 1911 à septembre 1923 ;

2^e partie : les grandes années : 1923-1940 ;

3^e partie : vers la fin : 1940-1948.



Ma mère, Antoinette Poyet, élève au pensionnat de la Madeleine à Montbrison, année 1900 ; Antoinette avait 15 ans

Brouillards
Commence le 1^{er} Mars 1900

1^{er} Mars 1900
Actif

je reprends mon commerce à ce jour
D'après mon inventaire j'ai en caisse 2,75,75
Mo en magasin:

102 kg amandes à fr 100 les 100 kg	103,80
24 kg x café Réunion 590	14,16
1,200 kg riz	1,200
Valeur de mes mobiliers 2,000,-	
Effets en portefeuille	
B/ Morand 1/2 Orbans	
25 avril N° 101	1,100
M/ U. Legrand 25 juin N° 102	3,200
B/ Dumont 1/2 Périgueux	
15 juin N° 103	1,200
M/ Laille p. p. M ^{me} G ^{de} 30 juin N° 104	4,200
B/ Dumont 1/2 P. Guéhen	
20 mai N° 105	2,000
B/ Idem 1/2 Laval 10 juillet	1,000
B/ Germain 21 août N° 108	1,025
B/ Bailly 15 mars N° 108	300
Débiteurs:	
Mord de Leissers	1,400,-
Xavier	500,-
Dumont de Brune	1,411,55
Dumaine de Blie	139,-
Bazin d'Orme	650,-
22,111,52	
Passif	
Mes effets en circulation	

Cahiers de classe d'Antoinette

		Doit		Marchandises			
				F.	C.		
1900							
Mars	1	à Capital, marchandises en magasin	1	1	4.040	50	
"	12	à Lucas, s/fact.	5	16	2.281	"	
"	31	à Portes et P. bérifée	8	6	2.33	20	
						6.854	70
Avril	2	à Balance d'E. leur valeur à nouveau	9	19	6.150	70	
1928.							
Avril	24	À la perception de St-Jean-Soleymieux, j'ai payé la 1 ^{re} moitié de mes contributions en cette commune; payé					115
	25	À St-Anthème, j'ai acheté un fouq pour vaches	50				51
		trois brioches	1				
	26	Marie m'a apporté de St-Jean Tabac					2 50
	29	À St-Jean-Sol: au café, 1 bouteille vin blanc					2 50
	"	Donné 20 fs à A ^c à l'occasion 2 ^e Com ^m Marie	14	50			20
Mai	1	elle m'a fait apporter par Angèle, 1 Cabac	2	50			
	5	Payé à Hippolyte Maillière, maçon à Uzeauze					
		2 journées le 4 et 5 Mai pour bétonner écurie de la					
		truite et réparer le subassement mur hangar 2x20=					40
	6	À St-Jean-Sol: payé à Pierre Forest:					
		6 sacs de chaux lourde à 11,50 l'un =					69
	6	Remboursé à Jacques Piéry cordonnier: le prix de					
		la facture Duchez Traquiste à Montbrison soit:					40 40
		5 kilos sulfate de cuivre; 5 k souffre; 5 k chaux; 250 gr ^s gomme					
	6	Un tabac			2,50		
		à M ^{me} Marez 1 kilo pointes mélangées			2,50		5 25
		Mémo			25		

Les cahiers de cours d'Antoinette récupérés par Jean Pierre. La deuxième moitié de la page est utilisée pour noter les comptes de la famille.

Vers l'installation

I - Les débuts

Mes parents se sont mariés le 7 octobre 1911 à Saint-Jean-Soleymieux. Mon père quittait la ferme paternelle du "Galonné" à Vioville, commune de Chazelles-sur-Lavieu pour devenir gendre de la maison Poyet du Verdier, chez Jean-Marie "de Bonaire", surnom qui nous restera. Comment s'est fait l'arrangement dans la propriété ? Le livre de compte n° 1 ne le dit pas ouvertement, mais le laisse entendre.



La famille Chassagneux à Vioville vers 1896, "ché le Galonné" : Marianne, Jean-Pierre, Eugène, Claudia, le père (Jean), la mère (Andrée Lyotier) et Angèle.

Le livret 1 "recettes" note : 1 200 F reçus par mon beau-père. *Idem* en 1913. Le gendre était vraisemblablement payé comme un domestique. Ma mère ne recevait rien et ne payait rien. Elle vivait à la ferme et y travaillait en attendant d'élever ses enfants. Etait-ce l'usage courant ? Je pense que oui.

A l'inverse le même livret "dépenses" est beaucoup plus disert sur ces premières années de vie commune.

- 1911, octobre - voyage, 150 F. Sans doute à Montbrison.
- 1911, octobre - photos, 45. Il s'agit de la photo des jeunes mariés. Un exemplaire a été posé sur la cheminée de "la salle". C'était une salle à manger où on ne mangeait jamais, car trop froide, sauf en été pour recevoir des invités. D'autres exemplaires ont été distribués dans la famille, selon l'usage.

- Toujours le 10 octobre - *curé de Saint-Jean : 20. Curé de Chazelles : 5 F.* C'étaient les frais du mariage religieux.

Il n'y a pas de traces du voyage de noces à Paris chez des cousins, en octobre 1911. Sans doute a-t-il été réglé par les deux familles ? Mes parents en gardaient un excellent souvenir. Ils en avaient ramené une tour Eiffel métallique de 25 cm de haut, pour la placer sur la cheminée à côté de la photo. Les deux y sont restées jusqu'en 1953.

- 1912, mars - *menues dépenses, 100. Plants greffés : 69.*
- *Payé M^e Faure, notaire : contrat de mariage, 420.*
- *Novembre - berceau, 30 ; frais divers, 28.*
- *Payé docteur Avril, accouchement d'Angèle, 80.* Ce fut une épreuve très dure pour la mère et le bébé, les choses s'étant compliquées dès le début... m'a-t-on dit...
- 1913, *dépenses diverses : descentes de chéneaux, ferrures portes et fenêtres, 18.*
- Pour la petite ferme de Vioville qui allait revenir à mon père :
3 journées d'ouvriers, 12 ; impôts à Soleymieux, 25, 66
10 journées de menuisier : 94.
décembre - *amende ferme de Chantereine. Pourquoi ?*
- 1914 - janvier, *achat d'une voiture d'enfant, 45.*
pantalon de velours, 11.
- février - *payé docteur Avril, accouchement de Marcelle : 45.* Les choses cette fois se passèrent vite et bien.
- juin - *caisse de bière, 4 ; chemise 2,75*
bonbons ; 0,55.

Puis... le vide... Sans un mot de commentaire. Plus rien jusqu'en 1919. Ainsi, un sac de bonbons à 11 sous (0,55) constituera le dernier achat de mon père avant de partir à la guerre.

La partie "recettes" n'est pas plus bavarde :

- 1912, décembre - *reçu de mon beau-père, 1 200.*
- 1913, décembre - *reçu du même, 500.*

Suit une longue note écrite le 15 octobre 1916 par mon père lors d'une permission à l'occasion de la naissance de Marie sa troisième fille : le 16 octobre 1916. La note détaille les titres de souscription du 2^e emprunt de la Défense nationale : 2 800.

La note puis... le vide... Je tourne la page : 1919.

Voilà deux vides très éloquents.

II - La guerre

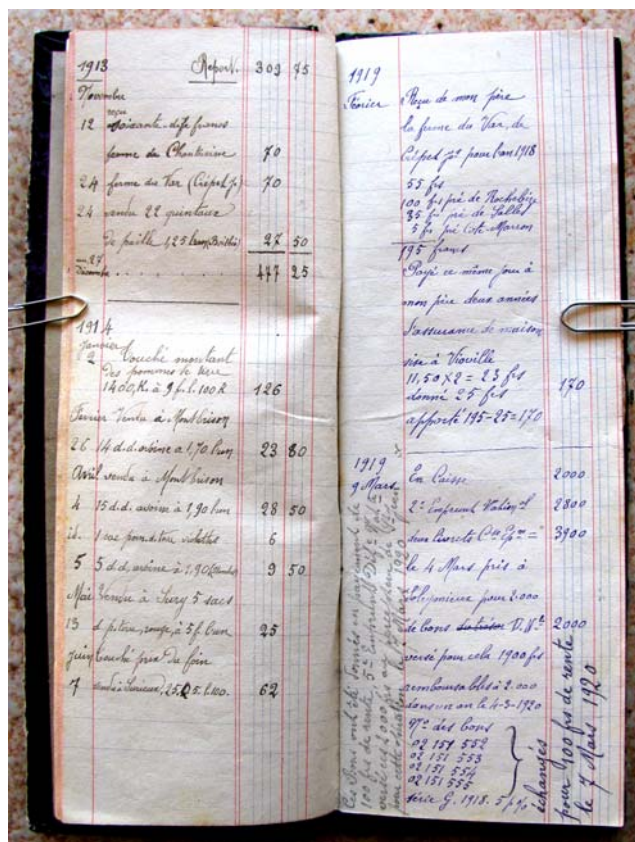
La guerre ? Ne cherchez pas le mot dans le livre de comptes. Il n'y est pas. Mais devant les silences et les vides étalés sur 5 ans, on devine le désarroi qu'a dû provoquer la catastrophe du 2 août 1914. Mon père devait rejoindre le 16^e régiment d'infanterie de Montbrison. Il laissait une femme et 2 fillettes de 2 ans et 6 mois. La propriété restait sous la seule responsabilité de mon

grand-père Jean-Marie Poyet et de sa femme Claudine. Ils avaient aussi une petite ferme à exploiter à Chanteraine, en haut de la commune, lieu de naissance de ma grand-mère.

Mon père gagna le front de Lorraine fin août. Il fut blessé à l'attaque de Xaffervillers (Vosges). La "bonne blessure" : une balle dans le mollet. Après son évacuation et son rétablissement, vu son âge et ses deux enfants, il fut affecté comme caporal instructeur des classes 1916-1917. D'après son livret militaire, nommé sergent en 1915, il dut "y remonter" en septembre 1916 juste après la naissance et le baptême précipité de sa 3^e fille, Marie. Puis ce fut le rude hiver 1916-1917 dont ma mère a gardé un triste souvenir.

Je reste stupéfait et sans voix devant les silences et les vides du livre de compte entre juin 1914 et février 1919. Que de souffrance pour tant de familles ! Que de bras vont manquer pendant 5 ans dans les campagnes. Les anciens vont remplacer les absents avec de jeunes femmes souvent mamans de plusieurs enfants. De très jeunes adolescents vont faire très tôt l'apprentissage du rude travail de la terre.

Et les souffrances du front : la boue dans les tranchées, les combats corps à corps, les tirs d'artillerie, la captivité. Combien de jeunes hommes ne reviendront pas. La guerre 14-18 a saigné la paysannerie française. Que de fois on a vu arriver le maire et le curé porteurs d'une triste nouvelle... Des fermes allaient disparaître. Celle de mon oncle Jean Magand à Précieux, tué à Chaulnes (Somme) le 17 octobre 1917. Ma tante Claudia, veuve, et son fils de 3 ans revinrent à Vioville vivre chez les parents. Et celle d'un jeune foyer de La Chapelle-en-Lafaye. Le mari avait eu le temps de faire bâtir la grange et l'écurie avant le départ. Il ne revint pas, laissant sa femme et une fillette. Les constructions restèrent longtemps à l'abandon dans les fougères et les ronces... Triste spectacle...



Premier livret (1911-1923)

A cause de la Grande Guerre il passe directement de juin 1914 à février 1919

1

Le présent Livret, contenant quarante pages, appartient à

Nom écrit en bâtarde: **Chassagneux**

Prénoms: **Jean Pierre Claudius**

Surnoms:

État civil.

né le **11 Novembre 1880**
à **Chazelles sur Savien**
canton de **St Jean Solyminois**
département de **la Loire**
résidant à **Chazelles sur Savien**
canton de **St Jean Solyminois**
département de **la Loire**
Profession de **cultivateur**
Fils de **Jean**
et de **Eugénie Marie**
domiciliés à **Chazelles sur Savien**
canton de **St Jean Solyminois**
département de **la Loire**
Marié le _____
à _____
alors domiciliés à _____
département de _____

Signature.

Cheveux **bruns**
Sourcil **bruns**
Yeux **châtain**
Front **large**
Nez **moyen**
Bouche **normale**
Menton **à l'ordinaire**
Visage **ovale**
Taille: 1 mètre **12** cent.

Marques particulières:

Jeune soldat (1) **Appelé**
de la classe de 19 **02** de la subdivision de **Montbrison**
n° **117** de tirage dans le canton de **St Jean Solyminois**
ou Engagé _____ an _____ le _____ 19____
à _____, département de _____
A été compris sur la liste de recrutement de la classe de 19____, de la subdivision
de _____, n° _____ de tirage dans le
canton de _____

Non énoncé au registre matricule de recrutement: 1167	Partie de la liste de recrutement cantonal: 11	Numéro de la liste matricule: _____
---	---	---

(1) Appelé ou classé dans les services auxiliaires.

Livret individuel homme de troupe.



Mon père, Jean Pierre Chassagneux, soldat au 105^e RI à Riom (1901-1904)



Jean Marie Poyet et Claudine Mosnier, mes grands-parents maternels

III - Quelques années d'attente

1 - Ce que taisent les comptes...

Avant de poursuivre notre exploration des livres de comptes, je me permets une digression qu'ils ne rapportent pas. Il s'agit du questionnement douloureux de mon père au cours des premières semaines après sa démobilisation en 1919. Je le tiens de lui et de lui seul. On lui proposa de rester dans l'armée et d'entrer dans la gendarmerie. Respectueux de l'autorité, mais gardant son franc-parler face à un supérieur, doué d'un sens très vif de la justice, de la loyauté et de l'ordre, riche d'une très bonne instruction primaire, je pense qu'il y aurait été à sa place. La proposition lui plaisait et le flattait. Le Verdier n'étant pas son village natal, il l'aurait quitté sans trop de peine. Mais ma mère était très réticente devant la perspective de laisser ses parents et sa maison pour partir sans savoir où avec ses trois fillettes. Alors il n'insista pas et n'en parla jamais plus... J'ai donc failli naître fils de gendarme... J'ai failli, seulement... Je n'ai jamais regretté d'être né fils de paysan.

2 - Le partage de Vioville

Dès la démobilisation la vie ordinaire reprend son cours. Rouvrons les livrets.

- 1920, février - *achat d'un pardessus* : 120.

2 ans d'assurance à la maison de Vioville : 31,95.

Achat à St-Jean d'une faux [sic] 14, d'une pierre à aiguiser, 3.

3 sept., ajouté 20 F à mes mensualités de guerre pour avoir un bon de 1 000 F.

payé cinq journées de maçon et 3 sacs de chaux : 40.

Puis arrive le partage de la propriété de mon grand-père à Vioville.

Partager : voilà une affaire très délicate à une époque où le sens de la propriété était si aigu. Il en résultait parfois des échanges très vifs, voire des querelles et des brouilles laissant des plaies longues à cicatrifier. Mon père me racontait l'histoire d'un brave homme de Lavieu considéré comme un sage. Il était souvent mandé aux partages. Il concluait chaque fois : "Les enfants, je n'emporte rien, ce que l'un n'a pas, l'autre l'a". Et tout se terminait pacifiquement sous son autorité.

Mon grand-père de Vioville ne fit pas appel à lui mais à maître Faure, notaire à Saint-Jean. Et le contrat fut signé chez lui le 26 septembre 1919. Comme la propriété de mon grand-père "le galonné" était celle d'une "bonne maison", l'étude et la répartition des lots durent demander du temps. Elle comprenait de l'argent, des bâtiments, des terrains agricoles, des bois... J'ai eu d'ailleurs beaucoup de peine à y retrouver dans le livret tout ce qui la concernait. Voici ce que je crois en avoir tiré.

Le partage se fait entre les 6 enfants bénéficiaires : 2 garçons, l'aîné mon père, marié, l'autre Eugène, célibataire ; 4 filles : toutes mariées dont une veuve de guerre.

Voici comment s'est opérée la répartition :

A - Les 4 vaches estimées 1 500 F l'une : $4 \times 1\,500 = 6\,000$, donc 1 000 F à chacun.

B - Les bâtiments de Vioville :

- La grande maison paternelle attribuée à mon oncle célibataire avec quelques terrains. C'est lui qui aura la charge d'héberger les vieux parents et sa jeune sœur veuve avec son enfant. Les 6 membres de la famille verseront 125 F par semestre aux parents.

- La petite maison et la ferme attenante sont attribuées à mon père. J'ignore ce que les filles ont perçu en compensation.
- Les terrains agricoles estimés et partagés entre les 6. Mon père achète la part de sa sœur aînée pour arrondir sa petite ferme de Vioville.
- Les bois estimés et partagés entre les 6, avec des échanges à l'amiable.
- Frais de notaire : 904 F à chacun ; de géomètre : 167 F à chacun.
- Le contrat ne parle pas des espèces d'or et d'argent possédées par cette famille. Elles ont dû être partagées entre les 6 enfants. Nous les retrouverons un peu plus loin.

Je n'en sais pas plus, sinon que le partage a dû s'opérer dans la règle de l'art. Ma mère disait que c'était un modèle. Elle-même resta d'ailleurs très discrète au cours des discussions, au dire de ses belles-sœurs. Tout se déroula harmonieusement. Mais on peut deviner le souci, le travail et les frais occasionnés par un partage de cette taille. C'est ce que vivaient les "bonnes familles" qui ne manquaient pas.

3 - Heurs et malheurs à la maison

Je reprends la lecture du livret n° 1 :

- 1920, plusieurs ventes de foin, trèfle, avoine, pommes de terre cultivés sur la ferme héritée par mon père à Vioville. Elle sera louée à Crépet : 780 F par an. Puis 1 500 F en 1928.
- 1920, mai. Voyage à Thiers chez des amis. C'est au cours de cette visite que se produisit la mésaventure de Paul Deschanel, président de la République, allant à Montbrison. Elle fit rire la France entière et alimenta la verve des chansonniers. Mon père m'en a parlé plusieurs fois, ça l'amusait beaucoup.
- 1920, septembre - *touché à St-Jean coupon de la Défense nationale : 22,75.*
- 1920, décembre - *vente de sapins : 8 000 F, pension des parents : 170.*
- 1921, printemps - vente de pommes de terre, de fagots au boulanger.
réparations à Vioville, impôts divers...

Puis arrivent les jours, sans doute les plus pénibles vécus par les parents : la maladie et la mort de leur deuxième fille : Marcelle, 7 ans. Souffrant d'une méningite dès la fin du printemps elle meurt le 17 octobre 1921.

Voilà comment l'évoque le livret au milieu des dépenses :

- 1921, 29 septembre - *visite du docteur Bertucat pour Marcelle, 20.*
 - *galoches hautes pour Marie, 8,50.*
 - *2 livres de veau : 8,80.*
- 1921, octobre - *glace à St-Rambert (3 fois), 38.* Pour mettre sur la tête de la malade.
- 23 octobre - : *funérailles de notre petite Marcelle, M. le curé de St-Jean, 65.*
 - *sonneur : 20 ; corbillard : 45 ; fossoyeur : 12.*
 - *costume noir pour Antoinette : 100.*
 - *pour regarnir ses chapeaux : 50.*

- 30 octobre - acheté à St-Jean, 1 kg de dragées, 11. En effet mon père était parrain de la 4^e fille de ma tante de Margerie.

payé au curé : baptême 5 ; aux clercs (les enfants de chœur), 8 ; au sonneur, 4 ; payé 2 bouteilles, 2.

médicaments pris pendant sa maladie par notre chère petite Marcelle : 80.

Dans quel état d'esprit et de cœur devaient se trouver mon père et ma mère en cette semaine d'octobre 1921. Le 20 avaient eu lieu les funérailles de leur petite fille et 8 jours plus tard arrivait le baptême de leur nièce dont mon père était le parrain. C'est seulement en rédigeant cet article que je remarque la proximité de ces deux dates mémorables. Mon père ne s'épanchait pas sur ses livres de compte. Il rapportait sèchement les dépenses occasionnées dans les deux affaires. C'est tout. La vie continue. Je ne me souviens pas d'en avoir beaucoup parlé avec ma mère.

En ces sombres jours mes parents attendaient ma naissance 6 mois plus tard. Ce fut une cause de souffrance supplémentaire pour ma mère. On lui interdit de revoir sa fille morte avant les funérailles. Cela risquait, pensait-on, de provoquer des séquelles chez le bébé attendu. On devine son immense chagrin dont elle m'a à peine parlé.

- 1921, décembre - vente de bois : 1 000 ; touché : coupons échus : 216.
ferrage du cheval : 12 ; mors et bride : 9.
- 1922, avril - payé M^{me} Duroure : accouchement du 7, 100 (pour ma naissance).
16 avril - 7 livres de viande : 19,50 (pour mon repas de baptême).
10 livres de pain, 5 ; moutarde, 1.
17 avril - baptême de Jean : café, 2 ; dragée 5,50. C'est le parrain, mon oncle de Margerie, qui payait : curé, clercs, sonneur...
- 7 mai - payé 2 trépièdes pour tombe de notre Marcelle, 8.
fossoyeur : pour nettoyer la tombe, 2.
- Fin mai - Prime de natalité de la Société forézienne des Poilus de la Loire de la Grande Guerre : 50.
- Novembre - achat d'un fourneau et transport : 623,35.
- 1923, 4 février - payé maréchal, 1,25 ; le rémouleur, 2,50.
15 février - cataplasme pour petit Jean, 3.
20 février - 6 oranges pour Jean, 2,05 ; pharmacie, 8.
23 février - docteur Bertucat : 3 voyages, plus une opération : 500 ; 2 visites du pharmacien pour panser Jean : 3.

Au début de l'année 1923 j'avais pris une infection au cou côté gauche avec un abcès qu'il a fallu ouvrir. Encore des soucis pour mes parents. J'avais 10 mois. Je m'en suis bien remis avec une cicatrice encore apparente.

Ici se termine la lecture de livret n° 1, recettes et dépenses. Alors va commencer la 2^e partie de mon récit : mes parents deviennent propriétaires de la ferme du Verdier. Pour eux la vie va changer.

1923
Mai

3 Le jour de la rédaction de l'acte de partage ici au Verdier ^{Cm} de St-Jean l'Ét j'ai acheté de Boyet p. M^{re} mon beau-père; trois vaches, un veau, un cheval, deux voitures à cheval, deux chars dits brancards, deux tombereaux, une truie, la moitié des petits, tout le matériel agricole ou viticole bien que non compris dans la désignation qui précède; de telle sorte que en outre des meubles meublants il ne possède désormais dans les bâtiments en commun que les objets suivants: Une charge à vendange, un tonneau de cent litres, deux de de deux cents, un de cinquante, le double décalitre et l'entonnoir à vin, la moitié des petits pores, deux haches, les outils de menuisier, une faux, une fourche, quatre pioches, une pelle, une bêche, il a droit aussi au banc de menuisier, à la scie passe partout aux carreaux et à la masse de carrier, et à la meule à aiguiser (voir huit s'ing privé fait à ce sujet le dit jour)

5000

Arrangement familial à la suite du partage de mai 1923



Notre maison du Verdier

La bonne époque

Avant d'entreprendre l'étude de cette époque j'avoue ma perplexité. D'abord parce que j'embrasse une période plus longue que la première : 1923-1940 soit 17 ans, fort tourmentée. ensuite je me trouve devant une masse énorme : recettes, deux demi-cahiers ; dépenses, 6 cahiers. En effet mon père marquait tout avec minutie ; y compris de toutes petites sommes d'argent, entrées ou sorties. Sans doute y a-t-il eu des oublis de sa part. Mais ils doivent être rares et sans grande conséquence sur l'ensemble.

Comment procéder devant cette double masse ? L'une est assez simple : les entrées (recettes), l'autre plus lourde et plus compliquée : les sorties (dépenses). Je me suis longtemps posé la question. Et voilà quelle a été ma réponse à ce problème, avec ma façon de procéder.

- D'abord nous verrons la situation nouvelle de ma famille après le partage de 1923 ;
- Puis la gestion de l'argent dans le couple : par ma mère, par mon père ;
- Ensuite : gestion de la ferme avec les récoltes à travers la crise économique de 1929-1934 ;
- Gestion de la ferme avec les dépenses ;

I - Situation nouvelle du ménage après le partage de 1923

C'est le 3 mai 1923 que fut signée la donation-partage de la ferme Poyet-Mosnier. Mes grands-parents cédèrent leurs biens à leurs deux filles : l'aînée, ma tante Marie-Louise, épouse Suchet, de Margerie, et ma mère Antoinette épouse Chassagneux. Ils avaient eu une troisième fille, Angèle, morte à 4 ans d'une méningite.

La part de ma mère comprenait la maison du Verdier, le jardin, les terres et prés environnants, avec trois parcelles de bois de sapins. Les vieux parents se réservaient l'usage d'une partie de la maison, et la propriété de trois parcelles de bois de sapins que les filles se partageront après leur mort.

L'acte de partage, écrit en caractères fins, a été signé par maître Faure, notaire à Saint-Jean-Soleymieux, et maître Perrin, notaire à Soleymieux. Ma mère me disait qu'il ne valait pas le partage de ses beaux-parents en 1919. Elle ne m'a jamais expliqué pourquoi... Désormais mes parents seront responsables de cette propriété, classée "bonne maison" à l'époque là-haut. Elle ne totalisait guère plus de cinq hectares, avec un cheptel moyen : un cheval, cinq vaches, deux truies, deux ou trois chèvres et quelques moutons. Des fermes plus importantes étaient assez rares. La nôtre était dans la moyenne.

Tels sont les biens dont mes parents héritent et deviennent propriétaires. Mon père possédait en plus la petite ferme de Vioville, venant de ses parents. Ils vont devoir gérer tout ça de leur mieux au profit de leur petite famille. Je pense, après coup, qu'ils s'en sont bien tirés, malgré les difficultés de la vie à cette époque, dans les monts du Forez.

II - Gestion de l'argent dans le couple

1 - Par ma mère

Sa façon de procéder était celle de toutes les ménagères du pays. Tout ce qui concernait "la pidance" était son affaire. Le mot *pidance* - pensons à pitance - regroupait : lait, beurre, fromages, œufs. S'y ajoutaient : poules, lapins, agneaux et chevreaux. C'est avec la vente de tous ces produits que se nourrissait la maisonnée. Ma mère fréquentait régulièrement le marché du mardi à Saint-Jean. Elle y vendait sa "pidance" aux particuliers, aux coquetiers ou aux commerçants locaux. Le produit de l'opération passait en nourriture ou en divers articles de ménage ou de couture. S'il lui restait de l'argent, elle le gardait ou plutôt le donnait à mon père pour nous acheter l'habillement. S'il lui en manquait mon père lui venait en aide. Son objectif : "En avoir assez pour boutonner", disait-elle, c'est-à-dire joindre les deux bouts. Elle ne cherchait pas à conserver de l'argent, à part son carnet personnel à la caisse d'épargne dont j'ai toujours ignoré le contenu. Elle n'a jamais tenu de comptes. Comme ils étaient loin et oubliés ses cahiers d'adolescente que mon père a récupérés.

2 - Par mon père

Lui avait une autre façon de gérer l'argent. Elevé à la stricte économie, il lui semblait important de contrôler par écrit les entrées et les sorties d'argent. Il tenait un minimum de comptes, sans qu'il s'agisse d'une comptabilité au sens strict. Connaître avec précision les recettes et les dépenses lui paraissait nécessaire et suffisant. Son souci : garder l'équilibre et éviter de tomber dans le rouge. Je pense qu'il l'a frôlé à certains moments. On le verra... Mais il ne nous en parlait pas...

L'argent qui entrait venait de la vente des animaux de la ferme, du bois, mais aussi d'autres canaux dont je parlerai. Il était dépensé pour l'entretien de l'exploitation : les bâtiments, le cheptel à renouveler, les achats de matériel agricole. Sans oublier les pensions scolaires de trois enfants de 1924 à 1948. Et les incidents inattendus...

Je ne manque pas de noter le côté "capitaliste" de mon père. Il devait le tenir de ses ancêtres de Vioville. Pendant les 12 ans avant le partage il a eu le souci d'économiser tout ce qu'il gagnait. Il a placé son acquis ici ou là, dans les banques locales, à la caisse d'épargne, ou en obligations. Avec deux préoccupations. D'abord ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Surtout ne pas placer n'importe où. En effet plusieurs petites banques faisaient faillite avec fracas... La mésaventure lui est arrivée quand même une fois avec la chute des *Grands moulins de Perrache* en décembre 1931. Ce sera sa seule mauvaise affaire qui lui a coûté 1 500 F. Je signale que jamais ma famille n'a possédé de titres de l'emprunt russe de 1910. J'en ai peu entendu parler à la maison.

Etaient-ils nombreux à cette époque les hommes de la campagne à tenir des comptes comme mon père ? Je ne le pense pas. Cependant, on m'a parlé dernièrement d'un autre cultivateur, de la génération de mon père, tenant lui aussi un livret de comptes. Mes oncles ne semblaient pas avoir utilisé cette voie. Il faudrait d'autres témoignages pour confirmer ou infirmer.

III - Gestion de la ferme : les entrées

C'est l'affaire du mari, chef de l'exploitation. Son gros souci : le rapport de ses animaux, les vaches surtout et les truies. A cela s'ajoutait la vente des bois et des produits de la terre : seigle, pommes de terre, etc.

1 - Les vaches

La gestation d'une vache durant 9 mois, théoriquement chaque bête pouvait vêler une fois par an. C'était très rare. Seule une vache de chez nous, Réveil, a atteint cet objectif en 1932, 1933, 1934, 1935. Pour la saillie, nous conduisions la bête chez le voisin le plus proche qui "tenait" un taureau. Le prix d'une saillie est passé de 3 à 10 F, de 1923 à 1939 ; bien moins s'il fallait y revenir 2 ou 3 fois. Mon père notait sur son livret les dates, les tarifs et le nom de la vache parfois le nom du propriétaire du taureau.

1^{er} décembre 1924 : payé à Philomène Levet de Montagneux la saillie de la Colombe du 16 octobre et celle de la Farise du 6 novembre à 3 F l'une : 6.

Colombe menée le 31 décembre à Montagneux...

J'ai cherché le nombre de veaux vendus entre 1925-1934 : 4 veaux en 1926 et 1927, 3 en 1925, 1930, 1932 et 1933, 2 en 1928, 1929 et 1934, un seul en 1931. J'ignore la cause de cette baisse. 1931 sera une année noire. Nous le verrons...

Le prix de vente d'un veau variait beaucoup, surtout après la crise de 1929, dans les années 1931-1934 lorsqu'elle est arrivée chez nous. Le prix était débattu entre le vendeur et l'acheteur. Il se faisait au prix d'un kilo. Et il pouvait varier selon la valeur et la taille de la bête : entre 100 et 140 kg. Les livres de mon père signalent souvent :

- vendu le veau de la Colombe : 7 F plus 10 F d'étrenne, ce qui était un usage courant, total : ...

Mon père fréquentait souvent les marchés de Saint-Bonnet ou de Montbrison. Après la mort du cheval, en 1934, il s'adressait aux bouchers du pays. Les tarifs pouvaient varier d'une semaine à l'autre. Si les "Lyonnais" - maquignons du Rhône - étaient là, le marché était bon. "Les veaux filent bien" disaient les paysans. Le meilleur marché des veaux restait celui de Saint-Bonnet. Mais on n'était sûr de rien à l'avance...

Cette gestion de l'étable demandait attention et soins. Il ne fallait pas manquer la période de chaleur de la bête. Il restait aussi à contrôler la production de chacune. Parfois, si elle ne voulait plus vêler, on devait la vendre... et la remplacer par un achat ou l'élevage d'une petite femelle. Ce qui demandait des mois. Le rapport des veaux était important mais très incertain. Lorsque le petit veau était sevré, la vache restait quelques semaines "bonne au lait". C'était alors à ma mère d'ouvrir l'œil et de percevoir, lors du pâturage, les premiers signes de son entrée en chaleur.

2 - Les truies

Leur gestation durait 4 mois. Là aussi il fallait repérer les signes de la bête en chaleur et la conduire chez un cultivateur entretenant un verrat. On la conduisait à pied, ce qui était assez désagréable quand la bête se bloquait sur place et refusait d'avancer. Parfois on utilisait le cheval si c'était plus loin. La saillie coûtait de 4 à 8 F de 1923 à 1930 ; bien moins s'il fallait y retourner.

La mère truie donnait naissance à une nichée de 5 à 8 porcelets, et demandait surveillance et soins attentifs, surtout les premiers jours où elle pouvait tuer ou écraser un petit. Chacun occupait et gardait sa tétine particulière : les plus forts prenant la meilleure, la plus proche de la tête de la mère. Ils étaient nourris à la mamelle mais après quelques semaines : au "boire", c'est-à-dire avec un mélange de lait, de poudre de "Lactina" et de pommes de terre cuites et bien écrasées. Après quelques mois le porcelet était bon à vendre et pesait une vingtaine de kilos. On les vendait "à la bloque", sans les peser. Paysans et marchands savaient évaluer le poids au coup d'œil. Les bêtes s'écoulaient dans les marchés de Montbrison, de Saint-Bonnet-le-Château, ou plutôt de Sury, où "les porcelets filaient bien", disait-on.

Les prix ont évolué là aussi : de 190 F à 235 en 1925, à 120-125 en 1931-1932, au grand creux de la vague. Ils remontent en 1933-1935 : 185 e, 1936.

Dans une portée de 8 porcelets nous gardions une jolie femelle, future truie de l'année suivante, parfois deux. Parmi les autres, un mâle était conservé à l'engrais pour l'abattage à la maison, les autres étaient destinés à la vente. Tous ces derniers recevaient la visite du hongreur les premières semaines. C'était Brunel de Poncins. Ses tarifs : 1,25 en 1925 pour un animal.

3 - Les pommes de terre

Mon père vendait parfois des pommes de terre de diverses variétés : les violettes, les fleurs de pêcher, les jaunes, pour les gens et les bêtes. Il produisait aussi des rattes très bonnes au printemps. Leur prix a varié beaucoup : elles subissaient la crise des années 1929-1930. Payées 1 F le kilo en 1930, 2 F en 1931, elles ont chuté à 0,50 F en 1934, 0,60 F en 1939. Mais pour notre ferme de production des pommes de terre ne constituait qu'un très faible rapport.

4 - Le bois

Une coupe de sapins constituait le meilleur rendement. Heureux les cultivateurs qui possédaient des bois. Mon père en avait 2 hectares et demi. Dans un bois de sapin bien entretenu, au dire des sylviculteurs, on pouvait tirer 6 m³ par hectare en moyenne par an. Pour ça il fallait "jardiner", c'est-à-dire choisir, espacer, savoir attendre, trouver où faire la meilleure coupe. Mon père savait très bien "jardiner". Il ne coupait que s'il en avait besoin. Et il respectait le travail de la nature qui se chargeait seule de la reproduction des espèces.

Là aussi les prix ont varié :

Pour le sapin : 220 F le m³ en 1929, 180 en 1933, 90 en 1934.

Pour le pin : 185 en 1927, 188 en 1930, 90 en 1934.

23 décembre 1929, j'ai reçu de Peillon Antonin de la Prénarde la somme de 2 283 F pour le prix de 32 sapins du Chiez-Barbier cubant ensemble 10 m³ 378 dm³ au prix de 220 F le m³ : 2 283.

Les magnifiques bois de sapins de ma famille ont été quasi totalement ravagés par la tourmente du 27 décembre 1999.

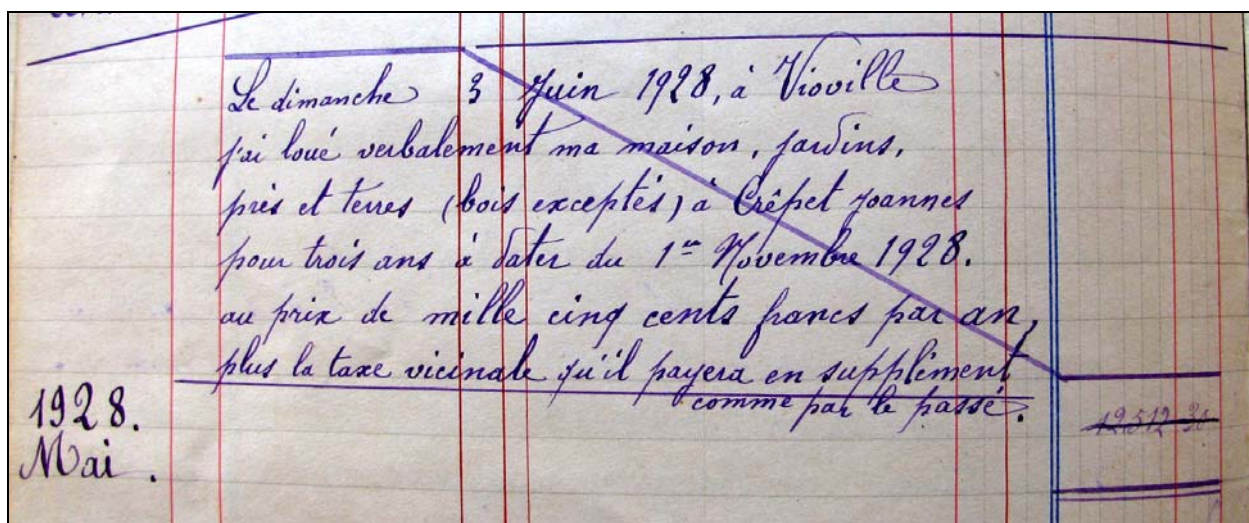
5 - Autres sources de revenus

- Des ventes de seigle, d'avoine, de froment mais aussi de fagots et de gros bois sont notées sur les cahiers ici ou là.

- Des ventes de chèvres, moutons gras, vaches improductives... Pour la petite histoire je note les ventes de truites au restaurant de madame Mondon, la "Philomène", connue de tous là-haut. Mon père aimait pêcher la truite dans les petits ruisseaux coulant sur ses prés. Un orage était-il achevé, l'eau commençait-elle à s'éclaircir, lui-même avait-il le temps, il réalisait alors de bonnes prises. Peut-être utilisait-il les lignes de fond interdites par la loi ? Nous mangions des truites et vendions le surplus : le restaurant était toujours preneur. Nous empaquetions les truites dans des feuilles de choux et les descendions à la "Philomène". Elle les payait 20 F le kg. C'était dans les années 1930-1934. Ma sœur et moi étions les commissionnaires habituels. Après notre rétribution, 1 F ou 2 F, il restait un mince bénéfice pour la maison.

- Autres revenus

- o La ferme de mon père à Vioville : 800 F par an en 1923, 1 500 F en 1928 comme le montre la note du livret de mai 1928.



- o Les pensions : France mutualiste, Défense nationale, pension du combattant en 1932 : 600 F.
- o Les intérêts de l'argent placé. J'ai recherché sur 10 ans ce que les coupons ou les intérêts des banques avaient rapporté. Intérêts autour de 5 %. J'ai trouvé un total de 540 F par an : banque Taillandier, Crédit national, département du Nord avec des risques : la faillite des Moulins de Perrache en 1931 dont j'ai déjà parlé.
- o Les retraits de la caisse d'épargne : sur le carnet de mon père, exceptionnellement sur le carnet de ma mère. Cela s'est produit surtout en 1931 qui dût être très défectueuse. Je note plusieurs retraits, au livret des entrées, avec des notes : *ce ne sont pas des revenus...*
- o 1931, 6 juin, à Montbrison, Caisse d'épargne, j'ai retiré sur mon livret 5 500 en diminution à capital.
- o 8 août, à Montbrison, Caisse d'épargne, j'ai retiré 800 F en diminution à capital.
- o 4 oct. à Montbrison, Caisse d'épargne, j'ai retiré 1 000 F en diminution à capital.
- o 1932, 5 mars, j'ai retiré deux mille francs à Caisse d'épargne, livret Antoinette : 2 000 F
- o J'ignore quels étaient les capitaux restants, mais les saignées ont dû être importantes.
- o Quelques transports de pierre en plus des prestations (service obligatoire des propriétaires pour l'entretien des routes). C'était un travail pénible, dangereux et de petit rapport.

La vente de pièces d'or et d'argent démonétisées (loi du 24 juin 1928). En novembre 1928, je lis : *10 pièces d'or de 20 F à 97 F l'une, payées en papier monnaie... recettes extraordinaires qui ne se renouvelleront jamais plus !*

Le marché de Saint-Bonnet-le-Château

Il avait lieu le vendredi, avec la grande foire du Jeudi Saint. Tant qu'ils ont eu un cheval à la maison mes parents ont fréquenté ce marché, quoique de façon très irrégulière. Car c'était toute une expédition d'y mener un veau, surtout en hiver. Il fallait se lever avant 4 heures du matin et achever tout le travail habituel avant le départ. Alors le veau était chargé à l'arrière du char, solidement attaché. Et on partait pour une vingtaine de kilomètres. Le voyage durait près d'une heure et demie, car le cheval ne pouvait pas trotter avec une charge supplémentaire de 120 à 140 kg, souvent en train de gigoter.

En arrivant à Saint-Bonnet, il était recommandé d'ouvrir l'œil. Si "les Lyonnais" étaient là, le marché serait bon. "Les veaux fileront bien". Attention à ne pas se "faire avoir". C'était bon signe lorsqu'un maquignon arrêta votre voiture à l'entrée de la ville et venait tâter la bête. Les discussions très vives commençaient et pouvaient durer un bon moment. Le prix de la bête était fixé du kilo : 7 F, 7,25 F, 7,30 F... Ca pouvait varier. Une fois le marché conclu l'acheteur donnait son coup de ciseaux personnel sur le dos de l'animal. On le montait alors au Suchet, lieu obligé de la vente. On y réglait le prix de la place : 2 F en 1923, même tarif à Montbrison. Et on attendait 6 heures et le son de la cloche marquant l'ouverture théorique du marché. Lorsqu'il était achevé, il ne restait plus qu'à passer à la bascule, à livrer le veau et à percevoir le règlement.

Mais souvent le marché était morose : absence de maquignons, épidémie locale, effet de la crise... Alors les vendeurs attendaient patiemment les acheteurs éventuels. Eux ne se pressaient pas, faisaient la fine bouche jusqu'à la fin du marché. Finalement les paysans étaient contraints d'accepter leurs conditions... ou de ramener la bête à la maison. Ce qui restait assez rare.

A la fin de toutes ces opérations chacun regagnait l'écurie où le cheval avait été dételé et surtout garé bien au chaud. Tarif 1 F pour un attelage. Comme souvent il s'agissait d'un bar, on allait y prendre un bon café chaud, avant de faire quelques emplettes ou de bavarder avec l'un ou l'autre. Et midi arrivait vite. Comme la soupe du matin était loin, l'envie vous prenait de manger au restaurant. Surtout si la vente avait été bonne. Les prix étaient de : 5 F en 1923, 7 F en 1929, 8 F en 1934 (alcool en sus). Enfin, le café et la "goutte" étant achevés, tout le monde reprenait allègrement, et au trot cette fois, le chemin du retour.



Place de *lo bidouère* (la fontaine) à Saint-Bonnet-le-Château

Le marché de Saint-Jean-Soleymieux

Il se déroulait chaque mardi, sur la place publique, à 5 km de chez nous, avec le point d'orgue : la foire du 1^{er} mardi d'avril. Ma mère ne le manquait que très rarement. Le matin elle préparait son panier de "pidance" : les œufs dans du foin, la molette de beurre entre des feuilles de chou, les fromages alignés les uns près des autres. Parfois elle complétait par un poulet, pattes liées, et en avril par deux petits chevreaux ou deux agneaux pleins de vie. Tout cela était chargé à l'arrière du char à banc, ou dans celui du voisin après la mort de notre cheval en 1934.

A l'arrivée, les vendeuses s'installaient sur les bancs préparés par le garde champêtre au prix d'un franc la place. Et il fallait ne pas être pressé. Les acheteurs, le plus souvent des acheteuses originaires du bourg, venaient faire leur choix. Il y avait les clientes "faciles" et les autres, très exigeantes. Je me souviens de l'une d'elle, assez âgée. Elle arrivait devant votre panier, d'un geste vif elle goûtait un de vos fromages à l'aide d'un couteau pointu et refermait le trou de l'index. Ma mère et d'autres lui avaient fait remarquer sa désinvolture. En vain... Elle avait fini par disparaître du marché.

Mais les grands acheteurs restaient les coquetiers. Je pense aux deux frères "Malga" de Margerie et à "lo Moulèto", originaire du hameau de Mollet. Quand les professionnels étaient nombreux sur le marché, tout allait pour le mieux ; sinon... Il est vrai que la crise de 1930-1933 était rude. Ma mère offrait alors des chevretons à 0,50 F, dix sous la pièce ! De toutes façons les invendus étaient récupérés par les frères Malga réputés honnêtes et d'agréable humeur. Les agneaux et les chevreaux étaient vendus à des marchands inconnus venant de Saint-Etienne, Lyon ou ailleurs... Il fallait s'en méfier. Ma mère en a été victime une fois par inattention et naïveté ! Une fois, mais pas deux...

Lorsque les transactions étaient achevées chaque paysanne passait dans les divers commerces du bourg pour les achats indispensables à la maison. Ma mère allait surtout au Casino du village, où les deux tenancières - *les Casinotes* - "les deux Anna"¹ étaient avenantes et d'humeur égale. C'étaient elles qui avaient acheté la molette de beurre familiale. A la fin des achats, elles faisaient les comptes des dus réciproques au dos d'une boîte de sucre. Ce qui permettait de contrôler à la maison.

Le marché étant clos, la matinée s'achevait en salutations et embrassades entre parentes et amies. Après un bref passage à l'église, ma mère déposait son panier dans le char du voisin et remontait vivement la côte jusqu'à la maison pour préparer le repas de midi.

IV - Gestion de la ferme : les dépenses

Nous voilà dans la partie la plus volumineuse des comptes. Ils sont notés sur 5 cahiers complets et deux demi-cahiers. Leur étude est parfois compliquée : il y a des renvois, des périodes qui manquent. Vers la fin, peut-être, mon père y mettait moins de soins. Je survolerai ces cahiers signalant quelques exemples de dépense à chaque paragraphe. On remarquera la précision de toutes ces notes avec une somme de détails souvent superflues.

¹ "Les deux Anna" étaient cousines, mais d'âges différents. L'aînée s'appelait Maillère : "lo grôso Anna" ; l'autre, Meunier : "lo pityet' Anna".

1 - Dépenses pour la marche de la maison

A - Les achats

Achats de bétail

- Au partage de 1923 mon père achète le cheptel de son beau-père, bête et matériel, y compris cave et menuiserie : total 5 000 F.
- Puis : 23 décembre 1926 - *Gauchet Jean Louis, marchand de bestiaux à Gumières m'a livré aujourd'hui une vache que je lui ai payée deux mille quatre cents francs. Cependant mon père préférait élever de petites génisses issues de son étable.*
- Le 6 mars 1932 s'effectue un échange de bêtes : *Payé à Mme Gauchet du Barçon de Gumières la somme de mille sept cents francs pour le prix de la vache la nouvelle Domézello, de 2 800 F. Donnée une vache de 1 100 + 1700 = 2 800 F.*

Achats de matériels ou instruments divers

- Le 21 mai 1927 - *A Margerie Chantagret j'ai payé à Mr Vray charron un tombereau cheval avec timon pour vache : 850.*
- 24 novembre 1928 - *Payé à Anna Maillère écrémeuse Wekdex 660 F + un bidon d'huile.*
- 14 décembre 1930 - *Payé à Brouillet Jean une charrue vigneronne : 230.*
- 17 septembre 1931 - *Payé à Jacques Pommier une charrue : 250 – 15 pour ce que j'ai fourni : 235.*

B - Construction, réparations

- Octobre-novembre 1926 - *total des frais occasionnés par la construction du réservoir en ciment et par des tuyaux amenant l'eau à la maison : t. : 1524 F. La vie quotidienne en a été transformée.*
- 1^{er} mai 1923 - *Payé à Margerie le maçon Gaugain qui m'a fait la loge des Perrières soit 7 toises de maçonnerie à 35 F la toise, le tout payé : 245 F. Payé 2 bouteilles de vin, t. 249. J'ignore le volume d'une toise : il changeait selon les lieux.*
- 29 août 1929 - *Payé à Camille Levet au Crozet le prix total de 2 paires de volets maison du Verdier : 146,50.*
- 29 septembre 1929 - *à St-Jean-Soleymieux j'ai payé Trotta plâtrier pour tout le travail et fournitures, couloir et cuisine maison du Verdier : 860.*
- 24 février 1931 - *J'ai payé Perriaud électricien à St-Etienne qui a posé l'éclairage électrique de la maison du Verdier. T : 1025 - 90 pour 11 repas de midi : 935. Là aussi l'arrivée de l'électricité a beaucoup simplifié la vie. Cependant elle faisait peur à certains qui ont attendu un an ou deux pour l'avoir.*

C - Divers

- 20 mars 1926 - *à Fournier pépiniériste : 2 pommiers espaliers : 3 ; 100 plants de pins : 5.*
- 14 août 1927 - voir la page *la vigne ravagée par la grêle.*
- 22 août 1927 - *Payé à mon frère Eugène 148 kg de seigle : 192.*
- 1^{er} novembre 1927 - *Payé raisins et sucre, avec presseur : 537. C'était la conséquence de la grêle. Il a fallu faire du vin avec des raisins achetés, du sucre et quelques fleurs de sureau pour le colorer.*

- 13 février 1928 - à Marcelet-Botton, Villefranche, Rhône, mandat de 185 F dont 10 F d'emballage pour 500 plants hybrides raciné Seibel 1000.
- Avril 1928 - ... boutures Seibel 1 000 : 10,60.
- Février 1929 - Payé Claude Bouche qui a fait 137 mètres de fossé sur limite bois Fauvet coté nord, de $137 \times 0,25 = 43$. Le prix des fossés creusés au mètre a varié de 0,15 en 1923 à 1,50 en 1940.

1933.		1933.	
Mai.	25 (Commission) à St-Jean. 1 ^{er} . 4 cafés	3	
	27 à Villeville. petits bonnets 1,20 + 1 papine cift	2 20	
	Aut ^{re} m'a pris quinze frs pour ses commissions	15	17 20
	28 1 ^{re} Commission de Jean à St-Jean une bouteille	1 45	2
	30 à St-Jean. Aut ^{re} a payé à Cabard	2 50	
	adobus St-Jean. Vendeur 1 ^{er} Com ^{te} de Jean =	25	
	à M ^{lle} Cuit. cigare id	22	
	apporté tabac gris, 500 =	5	
juin	1 à Montbrison. laine et fouet à Gay =	26 50	
	coût pour Marie	20	
	cinq morceaux savon	5	
	Finest 1/4 + 1,50 coiffe	15 50	45 50
	coût 4,50 + 1,50 boutons	6	
	plac et vitrine	1 50	
	0,75 Aut ^{re} + 0,25 Mano	1	
	3 pain seigle 1,25 + 3,20 pain couronne	=	4 45
	4 à Guimiers, Pontecote 1 Cabac gris	2 50	
	Aut ^{re} m'a pris dix frs pour ses commissions	10	
	5 à St-Jean; payé à Delardy; souliers pour Marie	65	
	11 à St-Jean; payé à Fauré; Joseph pour le lit et sommier qui a fait pour Angèle; huit cents francs; 2 507 ^e plateaux noyer livrés en automne à 450 fr le com =	800	800
	5 Donné cent francs pour Angèle qui va à St-Etienne pour aller	100	
	6 Aut ^{re} a payé à M ^{lle} Drignon la note de Mai pour Jean 2 ^e libe	85	
	7 Donné cent francs à Marie qui rentre au Temple pour Jean	30	
	10 à la vigne. lia subtil et sans niches. Cabac	5 50	
	à Danielle au Pont; sans brûler, 5 =	5	7 50
	8 à Gagnaine payé 50 kilos repaire du 5 = 32 ^e		
	9 Angèle a porté à Danielle Levet pour sciage 2 billes		54
	bois planches sur boutique sapins et un liard bonnet = 22 ^e		
	11 Aut ^{re} a payé à M ^{lle} Fainet à St-Jean; 6 photos 14 ^e Jean = 20		
	12 Payé à Jacques pour porcelet Chaudier; 1 pouce 1/2 pour = 30 ^e		51 50
	croquer 17 sapins à Chomard le 2 ^e 20 ^e 1/2 1 50		
juin	12 Angèle a payé à Blanchet; éléphant; Revin. Mars 19 ^e		50
	13 pour poste de Villeville; une liane pointue de 0,002 1,45 cent		
	15 à Magerie, quarantaine p ^{er} d. un paquet de choux =	2	
	15 à Gagnaine, Cabac et pain de seigle	3 50	
	17 id. Sainc ^{te} frs pour pain long et pain de seigle	4	
	18 à Brouillet; 4 pour poste à d'air soir; Villeville 4,50		
	payé à Frau Forest; 5 kilos ciment pour lit - id - = 2		26 50
	id. à Delardy; remblayage soutiers Angèle talus etc. 14		
x	18 Dimanche; Daille; Colombes; à Martin 1 ^{er} fois; payé		10
	22 à la vigne à pied; une bouteille		1 45
	25 M ^{lle} Cat ^e . église 0,25 + 2,50 Cabac gris		2 75
	27 à la vigne; à coiffe Bouillie M ^{lle} . 4,25		
	11 à Brouillet à St-Jean; 4 lire. pour 1 ^{er} Villeville 2		12 25
	24 boutons de 0,07 - id - 6		
	11 Dix un vieux bandage à Crozet;		2 50
	Pain		3 45
	29 à Villeville avec Jean menuisier; liaz sommier; hangar; pain		2 50
	30 Cabac gris		50
juillet	3 timbre poste à France Mut ^e		4 50
	4 choux à Lypriey 2 frs + 2,50 Cabac		14 50
	9 donné dix frs à Aut ^{re} pour Messe à St-Etienne 10		50
	11 Aut ^{re} a porté cinquante francs à Marie; à Montbrison		5 35
	13 Fais apporter par Angèle 1/2 sac de raisin; donné 4,80		
	14 à St-Jean pour sa boîte vestiment; à Pierre Libre 1		10
	15 Donné dix francs pour viande veau; 150g + 100g pain		4
	16 à Guimiers; 2 cafés 1,50 + 1,50 Cabac gris		36
	11 payé à M ^{lle} Blanche Mondon au Crozet; deux journées; 18-19 =		36
	19 payé à Blanche Mondon. id - 2 journées, les 18-19 =		10
	20 id. cinq frs à Gagnaine qui a fait échanger seigle (50 kg. farine)		
	21 5 frs à Jean pour mm Cabac; salin etc...		84 50
	25 à St-Jean Aut ^{re} a payé à M ^{lle} Drignon; pension Jean pour 1 ^{er} juillet		10
	id. id. apporté à Laquets Bouillie M ^{lle} à 1,25 + 1,50 et Cabac		10
	30 à St-Jean; au col 1,25 + 0,25 + 1,50 + 1,50 Cabac = 7,50 + 10 = 17,50		

Deux pages du cahier des dépenses 1931-1934

2 - Journées de travail

Voilà une part importante des dépenses de la ferme : le prix du travail fourni par les "monôtre" (manœuvres), ces ouvriers pris à la journée. Mais il est difficile de s'en faire une idée précise. D'abord les journées n'étaient pas d'égale durée de l'hiver à l'été : une journée de battage en septembre était plus longue qu'en décembre ou janvier. Ensuite tout dépendait du travail plus ou moins pénible : battre les gerbes à la grange était moins dur que moissonner en plein soleil de juillet. Enfin, surtout, on tenait compte de la rentabilité de l'ouvrier. Il y avait les excellents travailleurs, jouissant d'une bonne renommée : et ils avaient "leurs prix". Il restait les autres, parfois malhabiles, voire un peu "demeurés". On les employait aussi faute de mieux. D'ailleurs ils restaient les plus disponibles. C'étaient souvent ceux-là que nous embauchions pour battre les

gerbes, piocher la vigne ou faire les fagots. Dans tous les cas l'ouvrier retenu était payé net et prenait ses trois repas à la maison. Avec le "goutoru", le goûter au gros de l'été.

Tous ces hommes étaient souvent jeunes et habitaient le quartier. Aux périodes de "grande presse", lors des moissons, on pouvait aussi aller à la loue et ramener un ou deux ouvriers. Mon père y allait très rarement.

Dans quelle proportion ma famille a-t-elle fait appel aux "monôres" ? Jusqu'au moment du partage en 1923, c'était l'affaire exclusive de mon grand-père maternel. A partir de 1923, mon père a pris la direction de la ferme. Et c'est lui qui embauchait des hommes et les payait. Au cours de cette période : 1923-1939, il effectuait à peu près seul le travail de la ferme, ou avec l'aide de son beau-père, au moins les premières années.

Les livrets signalent des frais pour journées de travail dans différents secteurs. Pour battre les gerbes, les tarifs vont de 7, 10, 12 francs en 1923 jusqu'à 15 ou 18 F en 1939. C'étaient à peu près les mêmes prix pour faire des fagots ou travailler la vigne : 12 à 15 F. Les journées de moisson vont de 10 F en 1925 à 25, 35 voire 40 F en 1939. Les maçons ou menuisiers étaient payés de 14 à 18 F en 1925 jusqu'à 35 F en 1939.

Cependant, en 1937, les choses changent à la ferme. Mon père est opéré d'une hernie double et ne peut plus travailler cette année-là. Il faut recourir à la main-d'œuvre. Les dépenses augmentent en nombre. Les tarifs aussi, comme je viens de le dire. Mais cela reste sans commune mesure avec la période qui suivra dès le début de la guerre. Nous le verrons plus loin. De 1923 à 1939, on peut conclure que les tarifs des "monôres" ont varié de 20 à 25 F jusqu'à 35-40 F au dire des livrets de mon père.

3 - Les pensions scolaires

En relisant les livres de comptes j'ai pris conscience de ce que nos études ont coûté à nos parents. J'ai fait le compte sur une année pour chacun de nous.

- Angèle : pension à la Madeleine de Montbrison ; entrées en 1925, 1926 et 1927. L'année 1926 a coûté 1502 F. Cette année-là le veau se vendait en moyenne 880 F. Elle a coûté près de 2 veaux à mon père. Je signale la note curieuse du 13 juillet 1926 : *Au Pensionnat de la Madeleine payé pour notre fille Angèle : Pension de vie chère : 100 F, fourniture : 89,75 F, Total 189,75.*
- Marie : pension à la Madeleine en 1930-1931-1932-1933, avec des absences dues à la maladie. L'année 1931 elle a coûté 2 353 F. Un veau se vendant environ 700 F elle a donc coûté plus de 3 veaux. Or en 1931 la ferme a produit un seul veau : année très difficile, nous l'ignorions. Heureusement nos parents avaient les bois de sapins.
- Moi : pension à Victor-de-Laprade 1934-1939, et au grand séminaire 1939-1948.

En 1935 j'ai coûté 2 535 F. Un veau valait 1910 F, soit un veau 1/3.

En 1941, 1 800 F. Je bénéficiais davantage de l'Oeuvre des Vocations. Un veau valait 1 080 F. J'ai coûté près de 2 veaux.

J'ai effectué aussi 3 ans de pension à l'école libre de Saint-Jean. Je n'ai pas effectué la recherche très compliquée de mes frais. Ils étaient inférieurs aux pensions de mes sœurs.

4 - Dépenses de santé

A cette époque on appelait le vétérinaire ou le médecin lorsqu'on en avait vraiment besoin et souvent à la dernière extrémité. Il se présentait alors une première difficulté : aller téléphoner à pied à Saint-Jean à 4,5 km, aux heures d'ouverture du bureau de poste. Le médecin était-il là ? Il venait quand il pouvait. Parfois c'était trop tard... Et certains concluaient : "Il n'y a rien connu".

A - Santé des bêtes

- 17 juin : *Payé Bonniaud vétérinaire, la Ribande : 65.*

C'est la seule visite notée d'un vétérinaire à la maison. On les appelait très peu. Parfois on avait plutôt recours à un homme du pays assez habile. Exemple : *17 février 1929 : Payé à Gonon qui a hier nettoyé la vache Colombe : 25 + 1 livre de graines de lin : 2 ; total 27.* Ce Gonon, surnommé Chevard, habitait Saint-Jean et était connu dans la région pour son adresse. Je me souviens très bien de son passage.

- En 1937 nos vaches avaient été atteintes par la fièvre aphteuse. Le livre de compte note simplement : *6 décembre 1937 : j'ai tout dépensé en cette année malheureuse opération de ma hernie et fièvre aphteuse.* Mon père ne dit pas si le vétérinaire est venu.

B - Santé des gens

Les médecins venaient surtout de Montbrison : docteurs Vial, Lour, Maisonneuse, Dupeyrat, Moiroux, parfois de Sury ou de Saint-Bonnet-le-Château : docteur Bertucat, même de Saint-Anthème : docteur Golfier. Il y avait aussi un compatriote ami de la famille : docteur Avril.

- C'est ma sœur Marie qui a eu le plus souvent besoin d'un docteur, à son cabinet, à la maison ou en pension. En janvier 1934 : opération d'une ostéite à la jambe gauche, dans la clinique du docteur Perrenaud à Saint-Etienne. Elle y a effectué un séjour avant d'être recueillie chez une cousine femme d'un pharmacien : Jean Aulagne. Malheureusement les livres de compte sont muets sur cette époque. J'ignore combien ont coûté l'opération et les soins qui furent assez longs.
- Ma sœur Angèle a rencontré plusieurs fois un des médecins à la maison ou en pension.
- J'ai été opéré en janvier 1923 (voir plus haut). 13 janvier 1932 : *docteur Vial à la pension de Saint-Jean : 100, dépenses diverses : 22.*
- Mon père a été opéré d'une hernie double, le 2 juin 1937. Entré à l'hôpital le 2 il en sort le 15. 4 juin : *au docteur Perrenaud qui m'a opéré ce jour de la hernie : 2 250 F. 13 jours d'hôpital à 20 F : 260 + salle d'opération 80 = 340. T. 2 590.* Comme il fallait payer cash le chirurgien, c'est un cousin de ma mère, Louis Poyet, qui a réglé la facture : 2 250.

Ce séjour à l'hôpital évoquait à mon père un triste souvenir. Un petit garçon de 11-12 ans, Marius Jay, originaire de Bard, est mort dans la même salle d'une péritonite. Mon père l'entendait appeler sa maman et agoniser. Il ne pouvait rien pour lui. Souvenir inoubliable !

- Ma mère. Je n'ai trouvé aucune trace de visite à un médecin ou d'un médecin à la maison pour elle. A part ses quatre accouchements, surtout le premier, le plus délicat. C'était la plus solide de nous tous. Elle est décédée à près de 96 ans.

5 - Dépenses religieuses

Comme la religion tenait une grande importance en haut Forez, mes parents, profondément croyants, ne se dérobaient pas à leurs devoirs de chrétiens. Ils ont régulièrement donné des messes, *pour notre chère petite Marcelle, ou pour nos défunts parents.* Les tarifs de messe, là aussi, ont évolué : 5 F en 1923, 8 F en 1926, 10 F en 1928, 15 F en 1939.

Ils participent également à la collecte annuelle du denier du culte : le prix d'un honoraire de messe, disent les livrets. Ce qui me semble peu. Il est vrai qu'il y avait d'autres frais de culte. Surtout, à cette époque, presque toutes les familles de la paroisse y prenaient part. En effet le curé passait tous les ans dans chaque maison, après une annonce faite en chaire. Fidèle à la messe dominicale, mon père notait souvent - mais pas toujours - sa participation à la quête : en 1930, 0,25 F (le prix d'un journal) parfois 0,50, ou 1 selon l'importance.

J'ai déjà parlé des frais occasionnés à un baptême pour le parrain. Voici maintenant les sommes réglées à la suite d'un décès ou d'un office pour les défunts.

- Aux funérailles de mon grand-père, en mai 1935, ma grand-mère à payé : *corbillard*, 150 ; *sonneur*, 90 ; *fossoyeur*, 30 ; *couronne mortuaire*, 81,50. *Repas*, *hôtel Mondon* (la "Philomène") : $34 \times 8,50 = 289$ F. Tout cela est en marge et écrit au crayon par mon père, sur son livret 1935.
- Aux funérailles de ma grand-mère, en mars 1936, mon père et mon oncle Paul - les deux gendres - ont payé, chacun à moitié : *corbillard*, 120 ; *fossoyeur*, 30 ; *garde champêtre*, 10 (il y avait 3 communes concernées) ; *repas*, 280.
- En mai 1936 eurent lieu la quarantaine de ma grand-mère et l'anniversaire - le "bout de l'an" - de mon grand-père, avec deux messes successives célébrées par 2 prêtres différents. Pour ces 2 offices et les funérailles de mars 1936, le curé reçut : 480 F, le sonneur 135.
- En mars 1937 : anniversaire de la grand-mère. Les 2 gendres ont payé ; *sonneur*, 45 ; *hôtel* : $27 \times 9,50 = 256,50$; *au curé*, 165 F.

Telles étaient les façons de procéder dans toutes les familles de l'époque.

6 - Autres dépenses

- Le ferrage du cheval. J'ai été étonné de découvrir le nombre de passages du cheval chez le maréchal, au cours d'une année. J'ai effectué une recherche sur les 2 années 1928-1929. Un ferrage coûtait alors 10 F par fer, en 1933 ce service sera à 11 F.

En 1928 le cheval a eu besoin de 5 ferrages, soit complets avec 4 fers, soit simples avec 2 fers. On lui a posé en tout : 12 fers, $12 \times 10 = 120$ F

en 1929 : 6 ferrages et 14 fers : $14 \times 10 = 140$ F

Les pierres de nos mauvaises routes étaient donc si dures ! Ma mère m'avait fait remarquer qu'un voisin n'attelait jamais le cheval pour aller à la messe. Il l'attelait seulement pour les travaux ou pour les foires et les marchés. C'est-à-dire uniquement pour les affaires "rentables". Je pense qu'il n'était pas le seul en son genre.

- Les habits. Très souvent apparaissent les règlements d'habits, de chaussures pour l'un ou l'autre de la famille. Il est difficile d'établir un classement : les tissus, les marques étaient si divers. Je note cependant : 1923, *un veston*, 33 ; *un complet*, 225 (le prix d'un joli porc). En 1939 le complet vaut 410 F, en 1934, la pèlerine 200 F.
- Les repas. J'ai signalé le prix des repas aux funérailles : en 1935, 8,50 ; en 1936, 9,50. Les repas plus simples payés à Montbrison ou à Saint-Bonnet lors des marchés ont évolué : 4,50 ou 5 en 1923 ; 6 F en 1925 7,50 en 1934.
- Le journal. Ma famille lisait *le Mémorial*, *le Mémo*. En 1924 il valait 0,15 F. Nous prenions un abonnement d'hiver seulement car en été nous n'avions pas le temps. Pour 3 mois : 12,50 F en 1923, 21,50 en 1930. Personnellement je lisais *Pierrot*, 0,50 F en 1932 et 0,60 F en 1936. C'est parfois mon père qui me le payait, au numéro chaque semaine. C'était moi la plupart du temps.
- Le tabac. Mon père fumait régulièrement un paquet de tabac par semaine. Le paquet gris de tabac valait 1,10 F en 1923, 1,50 F en 1925, 2,50 F en 1931. Le paquet bleu est passé de 2,50 en 1926, à 4 F en 1931.

- Cadeaux. Mon père notait aussi l'argent qu'il nous donnait : 1 F par-ci ; 1 F par-là. Parfois il était plus généreux : Noël 1930 : 5 F à ma filleule. En juin 1931 : un service à café à ma filleule qui se marie à Rivas : 75.
- Les livrets signalaient régulièrement des sommes payées : impôts, assurances, cotisations diverses, etc.

7 - Notes inattendues, mémorables ou cocasses

- Décembre 1929 - à Montbrison dépensé : pâtisserie, oranges, 1,50 F ; piège à rats, 1,25 F ; un fusil Eurêka pour Jean. Je me souviens de ce fusil à flèches qui m'a fait si bon usage !
- 4 juin 1930 - payé 4 mètres de ficelle pour la toupie de Jean.
- 30 août 1930 - chaleur atroce.
- 23 juin 1931 - Noce à Rivas. J'ai donné 20 F à Angèle, 10 F à Antoinette et j'ai dépensé 20 F à la noce, t. 50.
- 4 septembre 1931 - acheté un fléau monté pour Jean. A 9 ans c'était mon premier fléau d'adulte. Le tout premier avait été fabriqué par mon père avec le pilon de la baratte. Je devais avoir 6 ans, et j'étais déjà un bon "bateur", m'a-t-on dit.
- 5 novembre 1931 - huile de foie de morue pour Jean, 19,50. Amer souvenir.
- 13 juillet 1932 - Il pleut tous les jours.
- 17 juillet 1932 - Aujourd'hui dimanche, il pleut encore plus fort. Je me souviens de cet été où il était impossible de lever les foin.
- 16 septembre 1933 - à Jean qui va voir le Président de la République à Saint-Etienne, 10 F. C'était Albert Lebrun. Souvenirs inoubliables avec les défilés de la garde républicaine à cheval.
- Janvier 1934 - Le cheval est mort (souligné).
- 7 janvier 1934 - à la perception de Saint-Jean, un billet de la loterie nationale : 100 F Tirage 42,333S^u E. C'était la première fois que mon père tentait sa chance à une loterie. Sans succès ! Et ce sera la dernière...

1939 : j'arrête ici la 2^e partie de la lecture des livres de comptes de mon père. Elle nous a montré ce qu'était la vie d'une petite ferme du haut Forez à la veille de la guerre. Malgré les difficultés, la crise, les maladies et autres déboires, je pense que cela a constitué la période faste de la vie de mes parents.

Il nous reste à lire la dernière partie. Elle commence en 1939, date mémorable entre toutes, qui marque une rupture entre deux époques. Les événements nouveaux vont bouleverser toute la vie. A eux s'ajouteront des évolutions et des modifications à l'intérieur de ma famille qui vont changer la donne. La lecture de ce dernier cahier de comptes se poursuivra pour s'arrêter brusquement en mai 1948.

Les offices pour les défunts jadis

La mort, dernière étape de la vie, était célébrée religieusement et parfois solennellement. Quelqu'un était-il décédé, la veille des funérailles on sonnait "lou clar" (de clarine : cloche). Le sonneur donnait autant de coups de cloche, par groupes de dix, que d'années de vie. En les entendant, on comprenait parfois de qui il s'agissait. Diverses "classes" de funérailles étaient prévues : 1^{re} classe, 2^e classe, 3^e classe, hors-classe. A cette dernière participaient plusieurs curés du canton. J'ai oublié le tarif de chaque classe.

Le prêtre célébrant allait parfois, si la "classe" le demandait, jusqu'au domicile du défunt avec un "clerc" (un enfant de chœur) et le conduisait à l'église au chant des psaumes. Il célébrait en latin la messe des morts avec le chant du *Dies irae*, exécuté par un ou deux chantres. Pendant ce chant, les assistants venaient embrasser la petite croix tenue par le prêtre et jeter une pièce dans le plateau que tenait le petit "clerc".

L'intérieur de l'église était plus ou moins garni de tentures noires selon la classe choisie. Tout était dit et chanté en latin et on ne communiait pas ou très rarement. Pendant tout l'office était sonné le glas, à intervalles réguliers. Il s'achevait par la bénédiction du corps.

A la fin de l'office le corbillard conduisait le défunt au cimetière, précédé par le prêtre et son clerc, suivi de la famille en grand deuil avec les femmes voilées, et d'une nombreuse assistance. Le corps une dernière fois béni, et les condoléances effectuées, l'inhumation achevée, les proches se rendaient à l'hôtel. C'était chez "la Philomène" à Saint-Jean, pour le traditionnel repas. Son menu restait invariable : salade ou "bouillon gras" en hiver, pot-au-feu avec abondance de légumes. C'était le "bouilli" traditionnel puis roulé de veau, salade, fromage et café. Le repas se terminait par la prière commune et le *De profundis*, psaume des défunts.

Deux ou trois mois après les funérailles avaient lieu la quarantaine et enfin le "bout de l'an", ou anniversaire. L'église était ornée des mêmes tentures, on sonnait le même glas, le prêtre célébrait la messe en latin sans omettre le *Dies irae*. A la fin il allait au fond devant le catafalque : un montage en bois ressemblant à un cercueil, recouvert du drap de mort. C'était "le mort en bois" comme disaient certains vulgairement. Là, le célébrant récitait les prières faites jadis devant la tombe lorsque les cimetières entouraient les églises. La famille, les voisins participaient beaucoup à ces offices anniversaires : "On va de messe", disait-on. Là aussi, à la fin de la célébration, on terminait par la visite au cimetière, le repas à l'hôtel et la prière coutumière.



J. Zaugg, 401, St-Etienne
468 SAINT-JEAN-SOLEYMEUX (Loire) — Crypte de N. D. Sous-Terre, datant avant le XII^e siècle

Crypte de Notre-Dame-sous-terre

La loue

Quand le temps était venu d'engranger la récolte, il fallait trouver les bras nécessaires pour la lever. Cela devenait urgent en plein été quand les seigles plus que mûrs menaçaient de se perdre. On cherchait des jeunes du quartier, habiles moissonneurs. S'il n'y en avait pas, il restait un dernier recours : aller à la loue.

Elle avait lieu au bourg de Saint-Jean, le lundi et le mercredi, pendant une bonne quinzaine. Elle avait démarré plus bas à Sury et Saint-Marcellin, dès le début des fenaisons, mais surtout à l'arrivée des moissons, des jeunes d'un peu partout s'y rendaient. Certains suivaient la montée de la loue jusqu'aux derniers villages de la montagne vers la fin du mois d'août. Ce travail exigeait habileté, force physique et solide entraînement. Certains jeunes, seuls les plus costauds, réalisaient cette performance. Aller à la loue demandait de se lever tôt. Le patron devait arriver sur la place publique avant la pointe du jour. Il y trouvait d'autres quémandeurs et les jeunes disponibles pour l'embauche. Les uns et les autres, souvent, se connaissaient. Ils palabraient un moment, le plus bref possible, avant de s'engager, de "faire patche" - pacte - c'est-à-dire s'accorder sur le prix de la journée.

Une fois l'accord conclu, le patron emmenait son ou ses deux "monôres" - manœuvres. Ces derniers portaient sur le bras le "volant", c'est-à-dire la faucille, enveloppé dans des chiffons. Derrière leur dos, ceint de la flanelle, pendait à une ficelle le "couve", le coffre avec la pierre à aiguiser : la "péroguje". Arrivés à la maison tout le monde buvait le café et gagnait la terre à moissonner.

Le travail durait jusqu'à l'heure de la soupe, vers huit ou neuf heures. Tous venaient à la maison pour le bol de soupe aux choux, avec deux tranches de lard et une portion de fromage. Puis le patron ramenait ses ouvriers sur le chantier, sans oublier la gourde de vin, d'eau et de café à cacher bien à l'ombre, pour venir au secours des gosiers secs. Le travail s'arrêtait au plus haut du soleil vers treize heures. De retour à la maison chacun faisait honneur à la poêlée de pommes de terre, avec la salade, la tête de porc bouillie, le fromage arrosé d'un ou deux verres de vin, et souvent suivi du café. Quand le patron fermait son couteau c'était le signal du départ. Cependant, les jours de chaleur torride, on se permettait vingt minutes de sieste - "la pranière" - à l'ombre d'un arbre.

Le travail reprenait jusqu'à "mi-vêpres", l'heure du goûter : le "goutoru". Si la terre était un peu loin le panier était porté sur place : matefaim - la bonne poêlée huileuse. On la découpait en quartier pour la manger étendue sur une large tranche de pain suivie du fromage et d'un verre de vin. La nuit tombante ramenait l'heure du dernier repas : une soupe épaisse avec un plat de riz ou de pâtes et l'inévitable fromage arrosé de vin. Les nuits étaient courtes. L'ouvrier gagnait le lit si on lui en avait prévu un. Ou bien il allait à l'étable, écartait une botte de paille dans une crèche vide. Et là il prenait un repos bien mérité. Le mercredi et le samedi il rentrait chez lui.

Telle était la vie de ces jeunes hommes dans les années 1920-1930. Certains suivaient la loue plus longtemps. D'autres n'y restaient que quelques jours. Chacun selon ses goûts et ses forces. Quel accueil leur était-il réservé ? Ils trouvaient bien parfois quelque patron exigeant et jamais content, ou une maison dont "le râtelier était haut", c'est-à-dire où on mangeait mal. Mais ces maisons étaient connues et à éviter le plus possible. La présence des filles du patron pouvait provoquer un certain attrait et amener une ambiance décontractée. La plupart du temps, le patron, l'ouvrier et la maisonnée entière gardaient un bon souvenir du bref séjour de ces jeunes hommes et de leur fier et indispensable service.

Vers la fin : 1939-1948

Comme ma mère ne tenait aucun livre de comptes, j'ignore quelles ont été ses entrées et ses sorties dans la triste période de la guerre. Je le regrette fort car elle seule a été en contact avec les "ravitailleurs". Ainsi appelait-on les gens de tous âges et de toutes conditions sociales venant quérir en montagne de quoi subsister en ces sombres années de disette. Chaque ferme avait ses "habitués". Parfois connus depuis longtemps pour les uns, nouveaux pour d'autres. Des liens se sont ainsi créés qui ont parfois perduré au-delà de la guerre. Mais comme ma mère a disparu en 1980 je ne peux pas en parler plus longuement. Je ne pense pas qu'elle se soit allée à pratiquer le marché noir. De toutes façons je n'étais plus là à partir de 1942.

Restent les comptes de mon père. En relisant les cahiers je constate que ceux de 1939-1948 n'ont pas le même soin ni la même précision que les précédents. Je dirai même qu'ils contiennent des omissions : oublis, négligence ou silence volontaire ?... Je ne peux rien affirmer de sûr. Je vais m'efforcer de rapporter les entrées et les sorties de cette période, en notant surtout l'évolution phénoménale des prix de 1939 à 1948, qu'il s'agisse des ventes ou des achats.

I - Les entrées

1 - Bestiaux

A - Les veaux. A cette époque, en 1939, notre cheptel comptait encore cinq vaches : Blanche, Réveil, Blonde, Ribande, et la "brave" qui s'appellera Domézelle. Réveil sera vendue en 1942, et Ribande en 1945. Elles seront remplacées par Moussette, élevée à la ferme vers 1942-1943. Il ne restera que quatre vaches en 1943, trois en 1950, puis deux, puis une en 1953 lorsque la ferme disparaîtra.

J'ai fait le recensement des veaux vendus dans cette époque : quatre en 1939, trois en 1940, deux en 1941, cinq en 1942, deux en 1943, trois en 1944, deux en 1945, trois en 1946, deux en 1947. Les prix se sont envolés : 8 à 9 F le kg en 1939, 11 F en 1941 et 1942, 100 F en 1945, 155 F à 160 F en 1947, 180 F en 1948. Ils sont donc passés de 8 à 180 F en neuf ans.

Comme je l'ai dit, deux vaches ont été vendues :

- 31 décembre 1942 - *A Saint-Jean, livré au Ravitaillement général : Réveil : 416 kg – 12 = 404 X 5 = 2 020 - 3 % (60) = 1960.* Désormais toutes les ventes s'effectueront, volontaires ou forcées, au *Ravitaillement général* dont le collecteur attiré sera Louis Crépet. Un poste où l'on ne se fait pas que des amis.
- 12 décembre 1942 - quelques jours plus tôt : *Ce jour versé à la gendarmerie mon fusil 2 coups, percussion centrale, n° 122, clé sous le pontet. Dont reçu se trouvant enveloppe "Mémo" tiroir armoire.* Le fusil sera rendu à une époque postérieure qui n'est pas précisée. Ce qui m'étonne beaucoup...
- 1^{er} avril 1944 - *Pour mémoire : à Montbrison Crédit Lyonnais, touché 3 941,12 salaire travailleurs en Allemagne. Le 4 envoyé chèque postal de 1 969 + 1,50 frais à Anselme Moreau 562.12 Toulouse.* C'était l'argent que j'avais envoyé : le mien et celui d'un camarade que mon père a renvoyé à Toulouse.
- 16 janvier 1945 - *A Saint-Jean vendu vache Ribande 473 kg - 3 % à 10 F. Réduction net = 4 518.* A cette époque il y avait dans tout marché une réduction sur le poids de la chose

vendue et sur le prix. J'ignore quand et pourquoi cet usage a été institué. Il ne concernait que les ventes aux *Ravitaillement général*.

- 26 avril 1946 - *Lundi de Pentecôte* livré à Jean Vente de Prolange la génisse blanche, premier veau de Moussette. Aura 2 ans en juin : 2 400 F.

B - Les porcs

- 13 mai 1939 - A Montbrison vendu quatre petits porcs (78 kg les 4, net) à 315 F pièce = 1 260 soit 16,50 le kg.
- 24 décembre 1943 - Livré au Ravitaillement général un porcelet de 64 kg à 22,50 l'un = 1 440 – 14 (retenu) = 1 426.
- 14 novembre 1944 - Livré au R^t g^l un porc de 68 kg à 30 F : 2040 - 41 = 1 999. Transport par J. L. : 1 999 - 57 = 1 942.
- 7 juin 1947 - Un porc à Jacques Redon, 27,5 à 245 : 6 700.

Le prix du kg a varié de 18 à 245 entre 1939 et 1947.

2 - Les pommes de terre

Toujours livrées au Ravitaillement général et payées au kg : avril 1941 : 1,23 F ; juin 1944 : 1,70 F ; juin 1945 : 3 F ; 1946 : 10 F ; 1948 : 14 F. De décembre 1941 à 1948 : de 1,23 F à 14 F.

3 - Les bois

- 7 octobre 1939 - Ant^{te} a reçu de Benoît Gouttefange mille francs sur un acompte au bois coupé au Pied-du-bœuf, soit 54 arbres, cube total : 27 m³ 155 à 115 F le m³ = 3 122 F.
- décembre 1941 - 300 F
- janvier 1943 - 500 F
- septembre 1943 - 700 F
- mai 1945 - 875 F
- 8 mai 1947 - Ce jour j'ai reçu de Gay Claudius le prix de 14 sapins : coupe 1946, 13 au Portail de ville, le 14^e à la Grand Litte cubant ensemble 5 m³ 935 à 1 800 F le m³ = 10 680.

De 1939 à 1947 le prix va de 115 à 1 800 F le mètre cube.

4 - La ferme de Vioville

La ferme de Vioville. Mars 1939 : 1 040 F ; 1945 : 4 000 F ; 1947 : 8 000 F.

5 - Argent placé et retraite

- France mutualiste - 154,20 (trimestriel) en 1939 ; 290 F en 1947.
- Département du Nord - 150 (semestriel) en 1939 ; remboursé en 1941.
- Crédit national - 112,50 en 1942 (semestriel) ; 162 en 1945.
- Emprunt Libération pris le 8 décembre 1944 - 5 000 F versés.
- Retraite du combattant - 14 février 1939 : 317 F (trimestriel) ; idem en 1941.

6 - Le blé (le seigle), la paille et le foin

Le blé est toujours livré à la réquisition (Ravitaillement général) ; le 26 avril 1941 : 2 F le kg ; mars 1948 : 17,97 F. La paille : peu de trace dans les comptes ; le 14 novembre 1944 : 0,40 F le kg au Ravitaillement général. Le foin, 45 kg : 90 F = 2 F le kg.

Enfin : 15 juin 1947 : *J'ai vendu le char à bancs à 2 roues à... Il a payé de suite 5 200 F.* Cette vente marquait la fin d'une époque. Le cheval était mort depuis 1935... et n'avait jamais été remplacé...

II - Les sorties

1 - Les journées d'ouvrier

A - Pour battre les gerbes au fléau :

- 12 décembre 1939 - *Payé deux journées pour battre à Jean Rochette et Jean Nigon à 10 F = 40 F.*
- Fin de septembre 1940 - *Trois journées pour battre à Maurice Gay de Mursan : 3 X 20 = 60.*
- 3 décembre 1941 - *Payé à Jacques Redon (Ferdinand) 4 journées pour battre : 4 X 20, 80 F.*
- 26 novembre 1943 - *fini de battre le 25, vanné le 26, payé à Jacques Redon : 3 journées à 30 = 3 x 30 = 90 F. Et 5 journées à 20 = 100 F. T. 190 F.* Les 5 derniers jours en novembre étaient plus courts.
- 11 novembre 1944 - *Payé à Julien Levet 2 journées pour battre : 2 x 50 = 100 F.*
- 10 décembre 1946 - *Fini de battre : 4 journées à Jacques Redon et 2 pour la fontaine : 6 x 100 = 600 F.*

De 1939 à 1947 la journée de battage passe de 10 à 150 F.

B - La journée de moisson ou autre :

- 25 juin 1939 - *Payé à Edouard Levet : 4 journées à 22 (1 à la vigne et 3 aux bois) : 4 X 22 = 88 F.*
- 14 août 1940 - *2 journées pour moissonner à Jacques Redon : 2 X 25 = 50.*
- 18 août 1941 - *payé 2 journées ¼ à Claudius Gagnaire : à 60 F par jour : 135 F.*
- 12 août 1942 - *payé deux journées pour moissonner à Jacques Redon : 50 X 2 = 100 F.*
- 12 septembre 1942 - *payé 1 journée ¾ à Gagnaire pour moissonner : 110 (il était bien meilleur ouvrier que Redon, et avait "ses prix" !).*
- 28 juillet 1943 - *2 journées pour moissonner à Auguste Crépinge : 75 X 2 = 150.*
- 6 octobre 1945 - *Payé Joannès Faure une demi-journée, moissonner avoine : 75 F.*
- 14 septembre 1946 - *Payé Auguste Gouttefange, 6 journées d'été : 6 X 300 = 1 800 F.*
- 5 septembre 1947 - *Payé à Tonin Levet 1 journée de moisson à 500 et ½ journée de maçon : 200 F. T = 700 F*

De 1939 à 1947 les journées sont passées de 22 F à 500 F.

2 - Gros achats divers

- 21 décembre 1942 - *Payé l'armoire de Jean à P. Chassagneux : 800 F. J'ai fourni le bois et 50 F de vernis. Porté colis de Noël pour Jean (le fils du menuisier était aux chantiers de jeunesse avec moi. Il m'a porté le colis à l'occasion de sa permission).*
- 13 juin 1943 - *Payé à Matthieu Damon un benon et un baquet : 400 F ; Jean est arrivé ce lundi 7 à midi et reparti le mercredi 9 à 3 h. Quand reviendra-t-il ? Je me souviens très bien de mes adieux à la famille, avant mon départ pour Auschwitz au STO. J'ignorais encore la destination de ce lieu sinistre... (voir photo de famille page 38)*
- 14 mars 1945 - *Payé à Clairet, Saint-Rambert, 1 poste radio à 8 200 + 12 % taxe de luxe = 9 184 F. Mes parents avaient acheté ce poste pour écouter les noms de ceux qui étaient rapatriés d'Allemagne.*
- 20 février 1947 - *1^{re} semaine de Carême, amené de Puziol et fait poser par Lucien Théoleyre le bachat en ciment armé : 3 200 F avec tuyaux + 300, posés, + 50 ciment lent, + 35 ciment prompt. Total : 4 135 F.*

3 - Le problème du pain

Il a constitué un gros souci pour tout le monde, en ces tristes années de guerre. Un souci également pour ma famille. Cela ressort nettement dans les livres de comptes 1943-1947. J'ai raconté dans mes récits sur les métiers de jadis ² le passage que nous faisons régulièrement chez le meunier : nous allions "changer" chez Faure au Got, ou chez Seguy à la Chaulme. Avec une paire de vaches, ces 10 ou 15 km constituaient toute une expédition. Nous apportions 6 à 8 doubles décalitres de seigle, le meunier nous rendait 2 sacs de farine et 1 de *reprin* (son mêlé de farine) pour les bêtes. Il était payé en nature : en gardant un peu de farine, et en espèces pour la façon, c'est-à-dire son travail.

Je note d'abord un exemple qui nous renseigne sur le prix de la farine en 1938 :

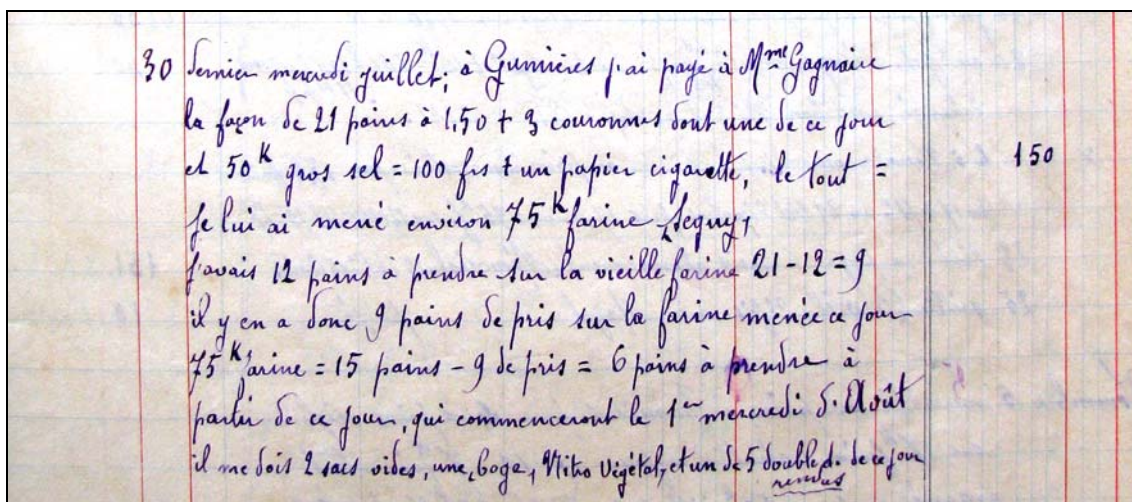
- *13 avril 1938, Antoinette a payé à Gagnaire 10 kg de farine de froment à 3 F le kg = 30 – Au Got à Faure, échange de 18 d.d. [doubles décalitres] de seigle à 1,80 le kg. Soit au total : 200 kg de farine et 103 de reprin.*

Mon père notait ces échanges et leur prix avec une grande précision. Au cours de la guerre la précision sera encore plus forte. Il marquera toutes les visites au meunier et à la boulangerie (M^{me} Gagnaire) de Gumières : quantité de seigle amenée, de farine et de reprin rendue, quantité de farine livrée au boulanger, celle qui passe en pain et celle qui reste à prendre. Sans oublier l'argent de "façon" du gros pain et le prix du pain blanc, de froment. Ce sont de vrais comptes d'apothicaire, souvent en abrégé. Mais il n'y manque rien. Souvent je m'y perds un peu. Soulignons le souci de précisions qui ressort de ces comptes. Oui, pour mon père le pain c'était important, c'était sacré.

Il me reste une question au sujet du pain pendant la guerre. Mes parents avaient-ils une carte de pain, comme tout le monde ? Si oui, quelle quantité journalière leur était-il attribuée ? Ou en étaient-ils privés puisqu'ils avaient de la farine. Comme je n'étais plus à la maison je ne puis rien affirmer. Peut-être me l'avait-on dit à mon retour du STO ? J'ai oublié ! Les tickets de pain ont été supprimés en juillet 1948, lors de mon ordination. A cette date j'en avais, comme tout le monde.

² "Les saisons et les travaux, Un patois francoprovençal, Saint-Jean-Soleymieux", *Cahiers de Village de Forez*, Montbrison, 2010.

Voici un exemple de la visite à la boulangerie le 30 juillet 1941 :



Je me souviens également que mes parents avaient participé à l'accueil des petits Stéphanois fuyant les bombardements. Ils ont hébergé une fillette de 9 ou 10 ans au printemps 1944 (?) jusqu'à la fin des hostilités en France (?). Ma famille n'a plus eu de nouvelles de cette enfant après la guerre. Personnellement je ne l'ai jamais rencontrée.

Quelques exemples de notes de comptes sur le pain :

- 1^{er} avril 1942 - Livré à Gagnaire boulanger à Gumières : 60 + 35 kg de farine = 95 kg, en restait 12 kg à prendre, moins 10 pour les deux pains de ce jour = 2 restant, à Pâques il y a 97 kg de farine.
- 22 avril 1942 - Lui ai mené encore 73 kg : 97 + 73 = 170 kg (pour 34 pains).
- 27 juin 1944 - Ant^{tte} a payé à Mme Gagnaire tout le pain dû, du 3 mai à ce jour, et 50 kg de sel³ pour le lendemain ; apporté 9 livres pain fin du mois, le tout : 368,40 F - et porté 5 kg de farine pour le pain pris le lendemain mercredi pour le char. C'est bien compliqué à comprendre : mon père lui, s'y retrouverait. Les voisins du même quartier s'étaient mis d'accord pour aller à tour de rôle chercher le pain à Gumières, avec leurs vaches, chaque mercredi.
- 7 mars 1947 - 1^{er} vendredi du mois : un pain à Gumières (1 pain noir et une couronne : 22 F) ; mené 2 sacs de farine 49 et 40 kg. Payé tout le pain du 30 mars à ce jour non compris : 400 F. Le nouveau compte commence donc le 1^{er} vendredi de mars.



Gumières aujourd'hui ; la boulangerie Gagnaire était située à l'autre angle de la place, à gauche

³ Le sel pour mettre dans le foin de la grange s'il n'est pas assez sec.

4 - Les pensions

J'étais seul à poursuivre mes études dans les années 1939-1948 interrompues par les Chantiers de jeunesse et le STO en Allemagne. Les notes de pension pour 1939-1940, 1940-1941, 1941-1942, s'élèvent à 1880 F par an. Ce qui fait un peu plus du prix de 2 veaux.

- 21 avril 1939 - *donné à Jean pour sa rentrée à V. de L. pour baccalauréat (107) et pour lui 120.*
- 26 avril 1941 - *inscription au baccalauréat (2^e partie) : 170 F.*

5 - La santé

A - Les bêtes

- Le prix des saillies passe de 10 F en 1940 à 100 F en 1946. Bientôt elles ne sont plus notées dans le livre de comptes. Les visites du vétérinaire n'apparaissent plus ou sont de plus en plus rares.
- 6 mars 1945 - *payé à M. Richard vétérinaire visité ici 400 + 50 visite + 30 onguent = 480.*
- 5 mars 1948 - *payé le vétérinaire Stahl qui a visité la caille : 1 300 + 70 (poudre) + 14 (téléphone) T = 1 384.*

B - Les gens

- 24 juin 1941- *Payé le D^r Ditvial à St-Jean, extraction d'une dent, visite à Ant^{tte}: 90.*
- 22 novembre 1942 - *Payé ce jour à M. Ditvial un bandage double hernie : 360 F.*
- 13 mars 1943 - *Samedi à Montbrison, au docteur Moiroux, certificat incapacité de travail : 75 % visite 120 F.*

6 - L'habillement

A - Les sabots

- 24 juin 1941 - *à Chabany une paire de sabots pour moi : 15 F.*
- 6 janvier 1943 - *à Urgenge, Claudius Fournier : une paire de sabots à 40 F ! où allons-nous ?* Soulignons cette remarque intéressante de mon père. Il n'avait encore rien vu !
- 3 décembre 1944 - *Payé à Bransiecq : sabots couverts : 55 ; + 50 sabots à brides pour Ant^{tte} : 105 F.*
- 3 février 1946 - *à Bransiecq : sabots découverts : 80 F.*

B - A part les sabots seuls restent quelques comptes.

- 11 mai 1940 - *un manteau pour Ant^{tte} : 300.*
- 28 août 1940 - *à Saint-Anthème un complet pour Jean 315.* En effet en juin 1940 dans la panique de la débâcle j'avais perdu une valise d'habits.
- 21 août 1940 - 200 F à Ant^{tte} pour ses souliers : 200 F à Jacques Peillon.

7 - Les impôts

Voici les règlements des impôts payés par mon père pour toutes ses propriétés : Saint-Jean-Soleymieux, Chazelles-sur-Lavieu, Gumières, la Chaulme... *En 1940 : 921 ; 1941 : 938 ; 1942 : 1 186 ; 1943 : 1 525 ; 1944 : 1 977 ; 1945 : 2 380 ; 1946 : 3 243 ; 1947 : 4 698.* Plus rien de noté après cette date.

8 - Frais religieux

- Denier du culte - *22 mars 1940 = 25 F ; 12 mars 1941 : 50 F ; 14 avril 1945 : 200 F ; 4 avril 1946 : 300 F ; 14 février 1947 : 700 F.*
- Tarif des messes - 1940 : 15 F ; 1943 : 25 F ; 1945 : 50 F.

9 - Divers

A - Tabac

- 21 février 1939 - $3,50 + 0,50 = 4$ F.
 - 2 mai 1940 - 4,50 F.
 - 15 mars 1942 - 6 F, les dernières à 6 F - carte de Jean.
 - 4 juin 1944 - 14 F, la 1^{re} fois, 2 paquets de cigarette 2 x 12 : T = 38.
- A noter la regrettable mésaventure : 12 février 1939 : le 8 perdu blague et tabac : 3,50 F.

B - Le journal

Le Mémorial, appelé vulgairement " le Mémo". Il disparaîtra en 1944 pour laisser place à la *Dépêche démocratique*.

- 14 avril 1940 - à Cessiecq, Saint-Jean, abonnement Mémo, 3 mois : 15 mars - 14 juillet = 43 F.
- 27 avril 1941 - Payé 6 mois abonnement Mémorial : 15 avril - 15 oct. = 80 F.
- 23 octobre 1941 - Ant^{tte} a payé 6 mois abonnement Mémorial 15 oct. - 15 avril : 131 F. Ce prix : 131 F pour 6 mois durera jusqu'à fin 1943.
- 15 avril 1945 - Vers le 14 avril, un vendredi j'ai payé au facteur abonnement Dépêche d^{que}, un an : 375 F. Ce sera la dernière note concernant le journal dans les comptes.

10 - Nouveaux postes de dépenses dus aux événements

A - Vie agricole

- 24 octobre 1942 - Par Jean, payé impôt revenu (1^{re} fois) : 203.
- 20 décembre 1942 - Ant^{tte} a payé à St-Jean pour nos 5 vaches (nov. et déc.) : 10 F. J'ignore l'origine de cet impôt sur les vaches instauré pendant la guerre.
- 7 février 1943 - à St-Jean payé à Marius Forest pour nos 4 vaches (janv.-fév.) 8.
- 7 mai 1943 - à St-Jean payé cotisation syndicat agricole coopératif : 40 F.
- 8 septembre - Ant^{tte} a payé, perception St-Jean, impôts bénéfiques agricoles 1943 : 242.
- 29 septembre 1944 - Ant^{tte} a payé impôt vaches laitières (2) 10 + 48 (retard) = 58.
- 10 octobre 1944 - Ant^{tte} a payé impôts bénéfiques agricoles : 105.
- 13 mars 1945 - J'ai payé, perception, bénéfiques agricoles 1945 : 184.
- 24 janvier 1948 - Emprunt forcé sur mes soi-disant bénéfiques agricoles : 5 000. Je signale le qualificatif savoureux : "mes soi-disant".

B - Entraide, divers

- 30 novembre 1940 - quête secours national entraide prisonniers : 50.
- 16 novembre 1941 - versé 10 F à Maillère : achat drapeau Légion de St-Jean : 10.
- 22 février - payé à Maillère : cotisation légion : 20 + 2,50 = 22,50.
- 14 mars 1943 - payé à Roux : cotisation Légion : 20 + 2,50 = 22,50.
- 28 novembre 1943 - à la mairie Livre d'or du Secours Naional : 20 F.
- 11 juin 1944 - quête sinistrés Saint-Etienne : 20.
- 25 février 1945 - quête sinistrés Saint-Etienne : 20.
- 29 avril 1945 - quête 2 villes sinistrées : 10.
- 6 mai 1945 - quête Pologne martyre : 10.

Mes interrogations

et le long questionnement de mon père

Les livres de comptes de mon père ont dormi dans des tiroirs depuis longtemps. Ils m'ont suivi dans mes déménagements. Je les avais parcourus mais jamais entièrement étudiés. Il a fallu la rédaction de ce cahier de *Village de Forez* pour que je les découvre vraiment et que je me pose quelques questions inattendues.

En réalité la ferme de mes parents a survécu jusqu'en 1953 lorsqu'ils sont venus habiter avec moi à Saint-Nizier-de-Fornas où j'ai été nommé jeune curé. Je n'avais jamais remarqué que les livres de comptes n'allaient pas jusqu'à terme et s'arrêtaient en mai-juin 1948. Pourquoi ce silence subit ? Et pourquoi cette date précise ? J'ai cherché à répondre à ces deux pourquoi.

Commençons par le commencement. Je suis né le 7 avril 1922 alors que ma famille venait d'être plongée dans le malheur avec la mort de ma sœur Marcelle emportée par une méningite en octobre 1921. Ma naissance ne la faisait pas oublier. Les livrets parleront encore d'elle assez longtemps à plusieurs reprises. *Le 23 octobre 1921 funérailles de notre chère petite Marcelle...* Et plus loin, pendant plusieurs années : *Messe pour notre chère petite Marcelle...*

Mais ma naissance faisait souffler un air nouveau qui allait d'abord toucher mon père. Comment parlait-il des 3 enfants qui lui restaient ? Il cite : *ma fille Angèle, ma fille Marie* à l'occasion de leur entrée au pensionnat. Quant à moi, il écrit *Petit Jean*. C'est le cas lors de ma maladie en février 1923. Cependant à deux reprises il note : *mon petit Jean*, le 15 septembre 1928, le 24 janvier 1929. Pourquoi cet adjectif possessif singulier : *mon* suivi d'un adjectif qualificatif et de mon prénom ?

Sans vouloir trop en faire dire aux livrets, je pense que les termes employés (*mon petit Jean*) signifient quelque chose. Pour un cultivateur propriétaire dans le haut Forez de l'époque, avoir un fils, après 3 filles, constituait une fierté pour le père et une garantie devant le futur. L'avenir de la ferme semblait désormais assuré. Certainement ces sentiments sont venus se greffer sur son amour paternel durement affecté par la perte de sa deuxième fille.

Alors comment allait-il vivre ma vocation naissante ? C'est le curé de la paroisse, l'abbé Martin, qui m'orienta très tôt vers le séminaire. Et il avait de l'esprit de suite dans les projets. Comment en parla-t-il à mon père ? Que lui répondit ce dernier ? Je l'ignore. Mais il était profondément croyant, respectueux de toute autorité qui, pour lui, venait "d'en haut". Il dut s'incliner.

Ce ne fut sans doute pas sans peine. J'ai raconté dans mon livret "Souvenirs" le dialogue entre ma grand-mère et frère Colombat de la Valla-en-Gier, chargé du recrutement, visiteur des familles ayant un fils à l'école libre. J'ai assisté à cette rencontre que je n'ai pas oubliée. Ayant compris les intentions du frère, ma grand-mère lui dit tout de go : *Son père le veut, le curé le veut, si vous le voulez, vous aussi, qu'est-ce ça va faire ?* Frère Colombat n'insista pas.

Mais c'était bien vrai. Mon père comptait sur moi. Il m'expliquait les choses de la campagne. Il m'avait fabriqué un petit fléau pour mes 6 ans avec le pilon de la vieille baratte et m'avait appris à battre les gerbes. Aussi me laisser partir au petit séminaire en 1934 devait lui poser des questions. Peut-être a-t-il pensé à son oncle Jean Jacques Barou : ancien élève du petit séminaire de Verrières. N'ayant pas persévéré il avait regagné sa ferme de Gumières où il fut maire assez longtemps, profitant d'une solide instruction.

"Attendre et voir..." C'est ce que mon père a dû décider. Mais je devine quel renoncement a été le sien avec le temps... Quelles questions il a pu se poser... Il ne m'a jamais interrogé sur

mes motivations profondes. Pas une seule fois il a tenté de me détourner de mon objectif. Certainement en a-t-il parlé avec ma mère ? Mais je n'en ai rien su.

Lorsque j'ai fait le choix d'entrer au grand séminaire en octobre 1939, sans doute a-t-il compris plus clairement que j'allais être perdu pour lui et ses projets d'avenir. Il ne m'en a fait aucun commentaire. Et il règlera ma pension imperturbablement chaque trimestre jusqu'au bout. Je me souviens de la réflexion du maréchal de Couhard, un jour de 1940-1941 alors que je lui menais une vache à ferrer. Avec son bon sens un peu au ras du sol il me dit : *Pour ton père il aurait mieux valu qu'une de tes sœurs devienne religieuse, plutôt que toi...* Sans doute ce que pensaient d'autres voisins. Je ne crois pas qu'ils en aient parlé à mon père qu'ils respectaient et craignaient un peu.

Nous étions dans les années les plus noires de la guerre 1941-1942. Hitler avançait partout. Je fis mes deux ans de philosophie et ma 1^{re} année de théologie au grand séminaire. Sans rien dire mon père comprenait peu à peu que ma vocation était solide et qu'il n'avait qu'à s'incliner dans la foi, et peut-être dans la peine. Cependant les débuts de 1942 furent pénibles pour moi : je l'appelle "la triste année de mes 20 ans". Dégoûté du grand séminaire, je me posais de plus en plus de questions. La vie au Verdier me devenait de plus en plus attirante. Mais je me gardais bien d'en parler.



Fin des Chantiers de jeunesse ; photo du mercredi 9 juin 1943
avec mes sœurs avant de partir pour le STO

Alors se produisit une secousse avec la grande coupure de 3 ans : les Chantiers de Jeunesse et le STO en Allemagne. Cette épreuve devait s'avérer pour moi salutaire et me conforter dans mes projets. Aux moments les plus difficiles je n'ai jamais douté de ma vocation. J'ai eu la chance de trouver avec l'amitié des camarades l'aide d'un tas de gens, laïcs ou prêtres, en France ou en Pologne. Je revins donc en mai 1945 solidement fixé dans ma vocation. Ce que mon père dut constater très vite.

Sitôt rentré au grand séminaire en octobre 1945, la maladie me fit regagner la maison pour un repos absolu de 6 mois. Choyé par mes parents qui ne se doutèrent de rien, j'entrai dans une dure étape de doutes et de questionnements. C'était l'heure du choix.

Devenir prêtre me semblait nébuleux, alors que me fixer paysan chez moi prenait une couleur nouvelle. Mes sœurs étaient parties définitivement ou sur le point de le faire, la place restait totalement libre pour moi.

Je me gardai bien cependant de faire partager mes doutes à mes proches. Heureusement j'avais un directeur de séminaire, le Père Géraud, et le saint Père Brejon mon curé de Saint-Jean. Ils m'aidèrent à franchir l'obstacle.

Après mon rétablissement je repartis au séminaire, toujours avec quelques questions. Elles disparurent au bout d'un an. Et je fus ordonné sous-diacre le 28 juin 1947 - le jour le plus chaud du siècle, a-t-on dit -, et prêtre le 2 juillet 1948 à Montbrison. Mon père avait accepté mon départ et

ma vocation. Il s'en sentait même assez honoré. Si j'avais tout arrêté en 1946, sans doute en aurait-il été le premier consterné !

Je relève les dernières lignes des livrets en mai-juin 1948 :

A - Livret des entrées : *24 mai, reçu de Louis Crépet pour 157 kg de pommes de terre à 18 F le kg : 2 826. C'est tout.*

B - Le livret dépenses est plus disert :

- 1^{er} mai 1948 - *Jeudi, mon bon voyage à francheville, frais 555.* Le supérieur avait invité mon père à venir visiter le grand séminaire et à manger en tête-à-tête avec moi. Il en avait été enchanté et assez flatté ! Et ma mère ?... Pas question à cette époque qu'une femme entre dans un séminaire !...
- 21 mai - *Ce vendredi, 3 ans que Jean est revenu d'Allemagne. J'y ai bien pensé en allant au pain à Gumières.* C'est la seule fois que mon retour est noté sur les livrets.
- 5 juin 1948 - *Samedi à Chazelles j'ai donné une messe pour les familles Ch.-P. pour le 2-7.* Le 2-7 serait le jour de mon ordination à Notre-Dame.

Et là, point final... les pages suivantes restent blanches. Plus besoin d'inscrire les entrées et les sorties de la petite ferme en perte de vitesse. Désormais cela n'avait plus beaucoup d'importance. C'est sans doute ce que mon père a pensé.

Après mon ordination il me dit : *Maintenant je ne te commanderai plus rien. Si tu viens nous aider c'est parce que tu l'auras décidé.* Et en 1953, à leur arrivée à la cure de Saint-Nizier-Fornas, il a eu le souci de mettre ma mère au parfum : *Désormais tu n'es plus chez toi mais chez Jean.* Il devait mourir en 1956. Ainsi avait-il définitivement accepté la situation, peut-être avec une cicatrice secrète, mais finalement dans la sérénité et dans la joie.



Ordination le 2 juillet 1948 à Notre-Dame de Montbrison

Dernières pages des livres de comptes

Recettes

1948.			
Mars	29	lundi de Pâques: j'ai reçu de M ^l Gay, pour 55 ^k p.d.t. fleur de seigle à 15 ^{bi}	825
	11	et de Jean Deslogne pour 168 ^k p.d.t. quenelle, à 30 ^{bi} le k. + 250 ^{bi} transport	5290
Avril	9	jean Vente à payé le seau, Blondey 86 ^k à 180 ^{bi} le k ²	15480
	18	dimanche, ici à la maison; Marius Charwe m'a payé la femme de la propriété de Viville, échue le 25 Mars 1948. soit 10000 fr + 500 ^{bi} pour base Vie	10500
Mai	20	à perception St-Jean-St. j'ai touché 6 ^e allocation aux Vieux, du 1 ^{er} Avril 1948 =	2460
	15	samedi, vendu à Vacheron; deux petits cochons = 23 + 27 = 50 ^k à 200 fr le k =	10000
		en fin avril ou comm ^e Mai. Bouche Retraite Combattant du 8 Février 48	318
	24	Reçu de Louis Crépet de St-Jean St. pour 157 ^k p.d.t. fleur de seigle, à 18 ^{bi} le k	2826

Dépenses

1948.			
Mai	2	le 5 juin j'ai payé à Jean Damon, prime et frais avenant augmentation (Gnania) à Gumieus. j'ai payé à Jean Damon: prime assurance incendie, maison du Verdier, capital assuré augmenté semi-annuellement, verse	2441
	13	jeudi, mon bon voyage à Trancheville, transport 52 + 120 + 218 = 390 frais 15 + 25 + 65 = 165	555
	13	j'ai donné quatre mille fr à Jean ce jour et lui ai fait envoyer mille par Marie le 18 Mai	5000
		j'ai donné mille fr à Aut ^{te} qui a payé taxe Radio = 750 ^{bi} 250 ^{bi} 222 ^{bi} et par Mathbrison	1000
	18	payé à Jacques Redon et Ferdinand, sa journée vigne 2 fois = 150 + 300 ce jour = auto ce jour 18. 30 + 30	450
	21	vendredi; au pain à Gumieus menc 65 ^k farine brut. = 64 + 3 restant à ce jour = 67 moins 5 ce jour = 62 à prendre du 28	60
		j'ai payé à M ^l l ^e Gagnaire tout le bit, du 12 Mars compris, à ce jour inclus + 1 kilo sel	110
	21	vendredi, 3 ans que Jean est revenu d'Allemagne, j'ai bien pensé en allant à Gumieus le samedi 15 Mai, mon voyage à Mathbrison voir le prix des petits cochons	210
juin	5	samedi, à Gumieus et Charzelles; j'ai donné une messe Ch ^l Dept pour le 2-7 =	100

Rétrospective...

Une fois terminée la lecture de ces livres de comptes, après la longue évocation des questionnements de mon père, il me reste à conclure cet inventaire. Il nous a révélé beaucoup de choses sur le quotidien de la vie rurale au milieu du XX^e siècle en haut Forez. Il en évoque quelques autres. L'une d'elle me semble s'imposer : la VIE SOCIALE, cette abondante vie de relations tous azimuts. Derrière ces chiffres, ces sommes, ces mesures précises, que de gens divers se manifestent et se côtoient. Que de rencontres, de palabres, d'accords, de conflits parfois... En terminant relevons quelques lieux où s'exprime cette riche vie de relation. D'ailleurs la vraie vie pour les humains n'est-elle pas dans la relation ?

I - Relations dans la famille

Mon père était de son temps, de son pays et de sa famille. Il était le fils aîné du "Gros Galonné ⁴" de Vioville, un homme autoritaire craint et respecté, doté d'une foi intransigeante, quelque peu "jansénisante", comme on en trouvait beaucoup dans le haut Forez d'alors. Pour lui l'épouse aimée et aimante se devait de rester soumise et proche de lui. Les enfants respectaient les parents, les vouvoyaient, animés d'une crainte religieuse à leur égard, et ils se sentaient toujours à leur service.

Sans tomber dans les excès et les dérapages toujours possibles à ce rude tempérament, mon père reflétait assez ce type d'homme. Cependant sa mère, austère elle aussi mais avenante, lui avait légué un caractère plus conciliant. Il nous aimait réellement, faisait tout son possible et ne nous a jamais laissé manquer de rien. Toutefois mes sœurs ne s'en sont jamais senties bien proches, et leur départ de la maison lui a été très pénible. Ce n'était pas mon cas. Avec mon père nous avons beaucoup échangé dans les conversations et les tâches ordinaires de la vie. Je me sentais assez proche de lui.

Tout cela transpire dans les livres de comptes. Ma mère y est signalée à longueur de pages : Antoinette, Ant^{te}, ou simplement : A. Elle est citée à l'occasion d'une tâche précise, d'un encaissement réalisé, ou d'un règlement de comptes accompli par elle. Elle a eu tout pouvoir sur la "pidance" et l'entretien de la maison. Ensemble ils ont traversé pas mal d'épreuves : deux guerres, la mort de leur 2^e fille de 7 ans, les maladies et les difficultés de la ferme. Elle restait très proche de son mari à la maison ou dans les champs. Ce qui faisait dire à des voisins : *Quand on voit Jean Pierre, la Toinette n'est pas loin.*

Nous, les enfants, nous sommes souvent signalés au cours des pages par nos prénoms : Angèle, Marie, Jean, ou simplement par nos initiales : A, M, J. C'est à l'occasion d'une dépense à notre profit, d'un service rendu à la maison, d'une étrenne le Jour de l'An. Surtout sont notées avec précision les dépenses pour les pensions. Nos études ont coûté fort cher à nos parents. Jamais ils ne nous l'ont fait sentir.

Les livrets signalent aussi nos relations avec nos oncles et tantes. Les rapports étaient plus ou moins étroits et plus ou moins fréquents. C'étaient les mariages, les baptêmes, les funérailles ou les messes de morts qui nous rassemblaient. Parfois la fête patronale, la "Saint-Martin ⁵", ou une occasion quelconque... Un bon repas clôturait toujours la rencontre. Quant à nous, les enfants, nous nous visitions assez régulièrement.

Restent les liens avec la famille plus éloignée ou les amis de jadis. Nous en recevions souvent à la maison. Sans oublier les sorties ou les escapades : le voyage de noces de mes parents à Paris, le séjour de ma sœur Marie chez des cousins de Saint-Etienne lors de son opération, mon voyage à Lourdes et à Bordeaux chez les vieux cousins de ma grand-mère à mon

⁴ Le Gros : ce terme n'est pas désobligeant : il désigne l'ancêtre de la maison.

⁵ La Saint-Martin, le jour où l'on tue le cochon.

retour d'Allemagne. Chaque fois mon père y participait sans rechigner aux dépenses et les notait avec soin.

II - Relations dans le village

1 - Relations variées

Le village, c'est-à-dire les hameaux et le bourg, constituait le lieu le plus fréquent de nos relations. Nous habitions une maison seule, mais les voisins n'étaient pas loin. Les diverses saillies des animaux occasionnaient d'inévitables et fréquentes rencontres. Parfois il fallait aller un peu plus loin, voire plusieurs fois de suite. Tout cela est détaillé avec la date, le lieu et les tarifs. Sont également signalée tous les petits échanges commerciaux réalisés ici ou là ; *un porcelet livré* à X, *des plants de choux achetés* à Y... Ne sont pas notés les services rendus gratuitement : le voisin Jules qui menait les paniers de ma mère au marché, ou ma grand-mère que l'on venait chercher en cas d'urgence, ou le coup de main donné au voisin pour "aller tirer un veau"...

Et les innombrables rencontres avec les commerçants de Saint-Jean ou Gumières : le boucher qui achetait nos veaux, la boulangère qui nous livrait le pain, la "Philomène" à qui je portais les truites, la "Casinote" qui nous accueillait chaque mardi, le cordonnier, la modiste et tant d'autres... N'oublions pas le percepteur, le secrétaire de mairie, le docteur, les gendarmes. Tous, gens inévitables, plus ou moins agréables à croiser...

2 - Le facteur

N'oublions pas non plus le sympathique facteur. Notre maison était la dernière de sa tournée. Il nous apportait le courrier, le journal avec l'actualité. Mais il transmettait aussi oralement les nouvelles locales glanées au cours de son service. Il les partageait avec ceux ou celles qu'il savait concernés et intéressés. J'ai évoqué dans mon livret "Souvenirs" le facteur Pierre, mon ami. Amputé de la guerre de 14 il m'aidait de son seul bras restant à édifier mon bonhomme de neige à la fin de sa tournée.

3 - Le marché

Le lieu où se déroulaient les plus nombreuses rencontres, souvent les plus inattendues et les plus appréciées, restait le marché, celui de Saint-Jean, de Saint-Bonnet, de Montbrison ou de Saint-Anthème. Outre les maquignons et les commerçants à qui nous avions à faire, il y avait tous ces gens connus depuis longtemps : les camarades de guerre pour mon père, les anciens de l'école, mais surtout les amis et les parents. La conversation se déroulait debout, parfois obstruant la circulation entre les étals. Le plus souvent elle se poursuivait dans un établissement du village autour d'une bouteille pour les hommes, d'un café pour les femmes. Et au retour on en avait des choses à raconter...

4 - Les "monôres"

Signalons aussi un temps fort important de la relation : celui passé avec les "monôres", les ouvriers embauchés à la journée pour le travail à la grange ou dans les champs. Les livrets signalent à chaque automne l'arrivée d'un ou deux batteurs au fléau. L'opération commençait fin septembre car il fallait de la semence après les labours tout proches. Elle continuait en hiver et pouvait se prolonger. Mon père notait souvent la fin du battage et le dernier passage au vannoir. Il va sans dire que je participais souvent à toutes ces opérations : mon goût au fléau avait été précoce. Il s'était un peu refroidi vers la fin... D'ailleurs, avec mes études, j'étais le plus souvent absent lors de ces travaux.

Nous embauchions des ouvriers pour le battage, le piochage de la vigne et la confection des fagots dans les bois. Mais nous en avons surtout besoin pour faucher à la faux, et moissonner au volant. Ces "monôres" étaient la plupart du temps des hommes habitant les environs, plus rarement des jeunes pris à la loue.

De toute façon ils passaient la journée entière avec nous. Ils prenaient part à la vie de la maison, en particulier aux repas. Et les repas ne sont-ils le temps fort de toute relation ? Source d'échanges fraternels, ils permettent d'apprendre les dernières nouvelles du quartier. Ce n'était pas simple satisfaction de notre curiosité, mais surtout le partage cordial des joies et des peines, c'est-à-dire la vie des autres.

5 - La route, lieu de rencontres

Elles se produisaient au hasard du chemin. Croisait-on un ami, un voisin, on ne se saluait pas par un bonjour, mais par une formule passe-partout : *Vous descendez... - Et vous, vous montez - Il fait chaud - Il va pleuvoir*, etc. Toutes ces banalités semblent sans valeur. Elles sont pourtant riches de sens. Elles montrent que l'on avait remarqué la personne et qu'elle ne nous était pas indifférente. Même s'il s'agissait d'un inconnu il avait droit à un petit mot. Croisait-on quelqu'un de bien connu et doué d'humour, c'est sur ce ton qu'on s'adressait à lui. *Tu es tombé du lit*, si c'était le matin. *Tu t'es mis en ribote*, si c'était tard le soir. Et la réponse tombait de source : *Et toi aussi il semblerait*. Toutes ces paroles qui au fond ne voulaient rien dire exprimaient la bonne relation des gens entre eux. Et c'est le plus important...

Cependant tout n'était pas parfait. Des familles se trouvaient brouillées depuis longtemps. Se souvenaient-elles encore de la cause ou de la date du désaccord ? Mais elles s'ignoraient. Il fallait parfois un événement dramatique ou heureux pour les faire se rencontrer. On entendait aussi parfois des médisances joyeusement rapportées, de vieilles histoires de famille évoquées malencontreusement. Toutes ces choses que mon père n'aimait pas et qu'il nous reprochait lorsque nous nous laissions aller à les pratiquer...

III – Relations dans la vie de l'Eglise

1 - Situation de ma famille

Commençons par situer ma famille face à l'Eglise. Les deux côtés : paternel et maternel se composaient de catholiques pratiquants : des gens "qui ont de la religion" comme on disait. Du côté de mon père cette religion était stricte et intransigeante. Les ancêtres de ma grand-mère du Royet n'avaient-ils pas pris des risques au cours de la Révolution en hébergeant chez eux les prêtres réfractaires de passage ? Le démon, le mal, le péché n'étaient pas loin. *É mô fai*, c'est mal fait, c'est défendu. Chez ma mère on trouvait la même intransigeance mais avec plus de souplesse et teinté souvent de beaucoup d'humour.

Au Verdier mes parents constituaient une "bonne famille", selon la formule courante. C'est-à-dire nous possédions le label *ad hoc* : aller à la messe, "bien voter" - c'est-à-dire à droite - et jouir d'une certaine aisance. Mes parents tenaient à cette réputation et s'interdisaient ce qui aurait pu la leur faire perdre. Et nous avons été élevés dans cet esprit : fidélité à l'Eglise, respect de la religion, crainte du péché !

2 - L'église paroissiale, lieu d'expression de la foi.

Tout le long des livres de comptes on rencontre des signes d'expression de cette foi liée à l'église locale. Mon père notait souvent une dépense à l'occasion d'une célébration religieuse. *Le 14 juin 193 à St-Jean - Fête-Dieu - payé à Forest 2 sacs de chaux. Le 26 juin, fête de la St-Jean,*

donné 50 F pour payer la viande. Les fêtes religieuses sont signalées souvent. Il est vrai que le curé Martin, tel celui de la Fontaine, avait l'art d'enrichir son prône de célébrations diverses et nombreuses. *Toutes plus importantes les unes que les autres,* disait ma mère. A cette occasion il faisait venir les prédicateurs les plus prestigieux du diocèse. Ainsi avait-il rétabli l'antique fête de Notre-Dame-sous-Terre, le 1^{er} dimanche de septembre. Elle se déroulait à l'église et à la procession solennelle à la Cruzille. Ces manifestations extérieures n'étaient pas rares : fête patronale, Fête-Dieu, deux dimanches de suite. Elles regroupaient souvent des foules de gens de la région.

La messe du dimanche était suivie régulièrement par la majorité de la population : soit à 7 h, soit à 10 h 30. elle provoquait la rencontre des paroissiens. Une heure avant ils défilaient sur les routes menant au bourg, à pied ou en char en banc. Et après l'office, lorsque les bavardages étaient finis sur la place, les fidèles remontaient seuls ou en groupe. Les hommes souvent venaient les derniers. Ils s'étaient attardés où chacun sait.

3 - La participation

Elle est souvent notée dans les livrets, elle aussi. Mes parents donnaient beaucoup de messes : *pour notre petite Marcelle,* ou pour leurs parents défunts. Ils participaient à la collecte du *denier du culte.* Mon père marquait souvent la somme donnée à la quête : le prix du journal le plus souvent. J'ai noté les dépenses effectuées pour l'un ou l'autre de mes parents aux pèlerinages de Lourdes : mon père en août 1922 après la mort de ma sœur et ma naissance. Ma mère deux ans plus tard. Ma sœur Angèle en septembre 1938.

Les laïcs ne participaient pas alors à la liturgie comme de nos jours. Je me souviens cependant que mon père s'honorait de porter le dais aux processions du Saint-Sacrement, avec trois autres paroissiens. Pour lui c'était un signe fort de sa foi. Il m'avait raconté aussi le geste d'un anticlérical notoire qui avait mené boire ses chevaux au cours d'une autre procession des Fêtes-Dieu. Cléricalisme et anticléricalisme se heurtaient parfois de front. Chaque camp tenait à s'affirmer. Ainsi en allait-il dans ce haut Forez en 1930-1940.

N'oublions pas non plus la coutume des missions. Parfois une famille "en donnait une", c'est-à-dire payait d'avance les frais qu'elle occasionnait. Venaient alors deux missionnaires, membres des congrégations spécialistes des missions paroissiales. Pendant deux semaines, matin et soir, ils animaient les diverses célébrations et assuraient les prédications. Ces rencontres tardives étaient l'occasion pour beaucoup de s'y rendre ensemble et de revenir de même en effectuant quelques commentaires sur l'orateur. Les missions étaient très suivies par la majorité des fidèles de la paroisse. Chacun était tenu de "gagner sa mission" par la confession et la communion. Ces missionnaires se montrèrent parfois sévères et intransigeants en chaire et au confessionnal. Parfois le curé de la paroisse devait passer derrière et adoucir un peu leurs propos.

4 - La rencontre des prêtres

Les relations laïcs-prêtres étaient diverses selon les familles et le prêtre lui-même. Mon père me racontait la visite du curé de Chazelles dans sa jeunesse. C'était un événement : à l'arrivée du prêtre tout le monde se trouvait rassemblé dans la cuisine, les enfants se mettaient à genoux, en silence, recevaient une croix sur le front et étaient aussitôt renvoyés dans la cour. La conversation entre adultes pouvait s'effectuer dans une ambiance de sympathie et de profond respect.

Chez nous il en allait tout autrement. Nous étions plus décontractés. Tous les curés qui se sont succédé sont venus à la maison, soit au cours d'une tournée, soit pour partager le repas familial. Le curé Martin ne s'éternisait pas lorsqu'il ne trouvait que les femmes. Son successeur, le curé Brejon, était beaucoup plus familier et très proche des gens. Il pouvait dire à qui appartenait

tel attelage arrêté sur la place, ou le nom du chien de la maison qu'il allait visiter. Il était lui-même un rural, fils de paysans des monts du Pilat.

5 - La vie chrétienne de ce temps-là

Comme beaucoup autour d'eux mes parents étaient profondément croyants. A la manière de leur époque. On ne parlait pas de la foi : le mot lui-même était totalement inusité, voire inconnu en patois. "On avait de la religion", et elle était orientée vers "le Bon Dieu". Nous le respections et ne lui parlions qu'en français. Je trouve cela dommage : cette façon de prier hors de notre langue maternelle ne nous entraînait-elle pas à situer la foi hors de notre vie quotidienne ? La personne du Christ restait dans la pénombre, à part les grandes étapes de sa vie, ses paroles et ses actions les plus importantes. Il est vrai que les études évangéliques étaient encore à venir. On ne lisait pas la Bible. Elle était connue d'une minorité, anciens élèves de l'école libre, par "l'histoire sainte", expurgée des pages jugées scabreuses. Les lecteurs y trouvaient des récits édifiants propres à nourrir leur piété. Celle-ci s'exprimait par la pratique religieuse et la prière : *Pater, Ave, Credo, De profundis*, commandements de Dieu et de l'Eglise. Tout se trouvait dans le catéchisme du diocèse de Lyon et avait été appris par cœur au cours de l'enfance. Prier consistait à répéter ces formules et non à dire quelque chose de personnel à Dieu. L'essentiel reposait sur le mérite. Il fallait mériter, pas l'enfer bien sûr, mais le ciel avec le Bon Dieu. Et cela grâce à l'Eglise et aux sacrements.

Nous qui avons vécu l'évolution de l'Eglise, ne soyons pas trop sévères. Nous constatons une façon de faire, mais gardons-nous de la juger, voire de la mépriser. La vie religieuse de nos ancêtres a été solide et vraie. Ils constituaient les chrétiens fidèles de leur époque essayant d'accorder leur vie à leur foi. Et beaucoup d'entre eux faisaient et font encore notre admiration quand nous évoquons leur souvenir.

IV - Relations dans la vie nationale

1 - Dans la période de guerre

Les livres de comptes recouvrent la période de deux guerres. La première a touché mon père. Nous avons signalé dans le petit carnet 1911-1923 le long vide allant d'août 1914 à février 1919. Pendant plus de 4 ans mon père est resté mobilisé, d'abord combattant en première ligne puis comme instructeur des jeunes recrues et enfin de nouveau soldat au front. Il a partagé le sort des "poilus" et il a eu la chance d'en revenir à peu près indemne. Pendant ces 4 ans il n'a eu l'occasion ni d'encaisser ni de dépenser de l'argent. Sa famille, ma mère surtout, a porté le poids de l'absence avec les soucis que l'on devine : dangers du front, travaux à la ferme, enfants à élever. Elle a partagé cette existence avec des millions de familles de ce temps-là.

La 2^e guerre 1939-1945 a obligé mon père vieillissant à subir les difficultés dues aux problèmes de l'époque que ce soit le travail devenu difficile, avec les déclarations, les impositions diverses, les relations tendues avec les fonctionnaires français aux ordres de l'occupant, etc. En 1942 la guerre m'a rattrapé avec le STO en Allemagne. On imagine les soucis réciproques. Epreuves pour les familles sans nouvelles pendant 10 mois. Epreuves pour les jeunes de ma génération : travaux souvent durs, bombardements ravageurs, misère, faim et froid. Ajoutons-y l'absence de nouvelle et le questionnement : qu'allons-nous trouver au retour ? Qui manquera ?... Nous avons partagé tout cela avec plus de deux millions de camarades : déportés, prisonniers de guerre, STO... Nous n'étions plus les mêmes au retour. Les livrets de mon père sont peu disert sur ses sentiments au cours de ces années. Il marque : *16 juin 1940, jours tragiques pour notre pays...* Et le 17 juin 1943 : *Jean est reparti, quand reviendra-t-il ?...* En revanche, rien sur mon retour. Il est vrai que mon père n'était pas très expansif. Comme tout le monde il a subi, en silence et dans l'espoir.

2 - Vie civique parfois mouvementée

Sans comparaison avec la vie en temps de guerre, celle de l'entre deux était parfois assez houleuse. Ma famille faisait partie des "blancs". Mon père tenait à ses opinions politiques sans en faire l'étalage. A chaque élection il remplissait son devoir de citoyen. Saint-Jean se partageait en deux clans sensiblement égaux : les "blancs" qui votaient à droite et les "rouges" à gauche. Ces derniers étaient entraînés par Pierre Robert, un enfant du pays, radical-socialiste et anticlérical notoire. Les femmes ne votaient pas à cette époque, mais certaines étaient les plus acharnées dans la bagarre. Un jour d'élection s'annonçait très chaud. Parfois éclataient des disputes, la plupart du temps verbales. Au Verdier, à 5 kilomètres, nous en percevions après coup des échos assourdis. Mon père note souvent dans ces livrets, à l'occasion d'une dépense : *Aujourd'hui jour d'élections*, législatives ou municipales, mais sans aucun commentaire.

Dans nos montagnes chacun connaissait les idées politiques de chacun. Mais les discussions, voire les accrochages, étaient rares. Sauf un soir d'élections, le vin aidant... Les familles se fréquentaient dans le voisinage, au travail, sans trop tenir compte des opinions du voisin. Il restait bien parfois une petite gêne, mais cela n'allait pas loin et durait le temps du scrutin. Dans ma famille nous étions tous très attentifs et participants intéressés à ce problème de la vie civique. Cependant les livrets n'en font jamais cas.

3 - Difficultés de ravitaillement

La ferme du Verdier avec ses 4 ou 5 vaches nourrissait normalement la famille. La dure période des restrictions ne s'est pas trop fait sentir, sauf en 1944-1945 m'ont dit mes parents. Il y a eu des périodes où manquaient les pommes de terre et le seigle pour la maison. Il est vrai que le ravitaillement général fixait des impositions souvent lourdes.

C'était la période au cours de laquelle circulaient les "ravitailleurs". Ainsi appelait-on les gens de la ville venant chercher des vivres à la campagne. Y a-t-il eu beaucoup de marché noir ? N'étant pas là je ne peux en parler. Je ne puis rien dire non plus sur les relations entre ma famille et les quémandeurs. Ma mère seule aurait pu en parler. Elle avait la mainmise totale sur la "pidance" comme je l'ai déjà noté ! Comme elle ne tenait aucun compte, il n'est rien resté de ses échanges commerciaux : pommes de terre, œufs, fromage, beurre... Chaque famille avait ses "clients" habituels. Certains sont venus dès le début de la guerre. Je pense à un jeune d'Andrézieux, cycliste mordu, venu chez nous jusqu'en 1947. Je me souviens aussi de la "Mère Allibert", cette véritable et sympathique Stéphanoise, pleine d'humour, très verte malgré son âge avancé. Je ne l'ai connue qu'à mon retour en 1945.

Les ravitailleurs étaient mieux reçus en montagne qu'en plaine, disaient-ils. Les difficultés ne leur manquaient pas : la fatigue, les frais de car, et parfois les gendarmes ou les douaniers à l'arrivée. Il leur arrivait de se voir confisquer leur marchandise.

Cette solidarité avec ces visiteurs a surtout été vécue par ma mère. Elle était très avenante, mon père devait parfois freiner son inclination naturelle. A mon retour elle m'a parlé souvent de ses relations avec les uns ou les autres venant quémander à la maison. Voilà bien un aspect de la solidarité qui m'a échappé en partie. Mais elle a été très réelle à ces moments difficiles.

Où allons-nous ?

C'est la question désabusée écrite par mon père le 5 février 1943 après avoir payé 40 F une paire de sabots en bois. Ils n'avaient coûté que 15 F dix-huit mois plus tôt. Ils seront à 55 F en février 1944. La montée vertigineuse des prix n'était pas la seule appréhension de mon père. Ayant vécu la guerre de 1914-1918, traumatisé en juin 1940, l'avenir lui paraissait très sombre en 1944.

Où allons-nous ? Cette même question reste la nôtre aujourd'hui. Mais je voudrais la purger de tout pessimisme malsain. C'est vrai les problèmes ne manquent pas : crise monétaire, insécurité, injustices, guerres multipliées engageant la France, lenteur de l'édification de l'Europe, sous-développement chronique des pays du sud, etc. Que nous réserve l'avenir ?

Mais je pense que la sagesse des hommes, leurs efforts combinés et l'aide de la Providence aideront l'humanité à progresser sans trop de heurts. A une condition cependant : l'entente des peuples acceptant leurs diversités. Où allons-nous ? Nous ne le savons pas... J'ai achevé mon travail sur les livrets de mon père avec la **solidarité**. C'est ce que je souhaite aux générations futures. Où mèneront-elles le monde ? Nous l'ignorons. Mais elles parviendront à bon port si elles agissent ensemble, c'est-à-dire se sentent **solidaires**.

21 juin 2011, fête de la musique

Jean Chassagneux



Notre-Dame-sous-terre

Remerciements

J'exprime ma reconnaissance au Centre social de Montbrison et à *Village de Forez* qui m'a si souvent ouvert ses pages depuis une douzaine d'années. Un merci très cordial à Jo et Colette Barou. Ils m'ont accompagné et ont été à l'origine de tous mes cahiers, en particulier de ce dernier qui sans eux n'aurait jamais paru.

Cahiers de Village de Forez

n° 97, 3^e trimestre 2011

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2011.

ISSN : 0241 - 6786

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison